This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

40532
5

5.

Harvard College Library

FROM

Prof. B. S. Hurlbut

25 or 30 in sealed box
15 in apt. box

Heath's Modern Language Series

LE BARBIER DE SÉVILLE

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

PIERRE AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS

EDITED, WITH INTRODUCTION AND NOTES, BY

I. H. B. SPIERS

SENIOR ASSISTANT MASTER WILLIAM PENN CHARTER SCHOOL
PHILADELPHIA

BOSTON, U. S. A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1898

40542.5.

HARV
OCT 6 1903
LIBRARY.

Prof. B. S. Hurlbut.

Copyright, 1893,
By I. H. B. SPIERS.

Printed by Carl H. Heintzemann, Boston, U.S.A.

INTRODUCTION.

I. LIFE OF BEAUMARCHAIS.

FEW lives have been more varied than that of PIERRE AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS, and none illustrates more forcibly what dazzling success can be achieved by indomitable energy at the service of great talents.

Born in a watchmaker's shop at Paris, in the year 1732, Beaumarchais, before he was twenty-one years of age, had invented a new escapement, for which he had peremptorily obtained recognition from the *Académie des Sciences* in spite of the pretensions of a rival; soon he could style himself *horloger du roi*. Shortly afterwards, to relieve a temporary pecuniary embarrassment, he turned to account the musical ability of his family, and was before long promoted to the position of teacher of the harp to the ladies of the royal house of France. He took a brief journey to Madrid, and speedily obtained full reparation from a recreant suitor who had declined to fulfill his engagement to one of Beaumarchais' sisters. Amid the leisure afforded by various court sinecures, Beaumarchais launched into authorship, produced two *drames*, or "serious comedies" after the fashion preached and practised by Diderot, and failed signally (1767–1770): only to reappear on the stage, and silence forever his detractors, with the overwhelming triumph of *Le Barbier de Séville* (1775) and *Le Mariage de Figaro* (1784).

Meanwhile he had made a fortune in successful speculation

with the court financier, Pâris-Duverney. He had also wrested victory from defeat in a series of law-suits. At first condemned for fraud on flagrantly false charges, then thrown into the prison of Vincennes for being the victim of a personal assault at the hands of the Duc de Chaulnes, Beaumarchais, with unbroken spirit and unabated vigor proceeded to turn a private grievance relating to the return of a paltry bribe of fifteen louis, into a public grievance against the newly-formed and unpopular parliament to which his enemy belonged. By a succession of impassioned *Mémoires*, or pleadings, masterly in their command of every resource of audacity, ingenuity, eloquence and invective, he won for himself, in spite of the law courts, which condemned him to *blâme* — or loss of civil rights, — the most enthusiastic of popular successes. "A year ago," wrote Grimm in 1774, "he was the horror of Paris. Now, all the world is raving about him." Before very long, both judgments against him were definitively reversed. The success of his comedies was now rivalled by that of his financial operations: he amassed millions by contracting to supply *la jeune Amérique* with arms. He conducted to a successful issue several delicate missions with which he was entrusted by the king, and his fortunes reached their zenith.

After the year 1785, he engaged in a last successful law-suit, but wrote nothing more that won popular favor. An army contract with the French Government involved him in endless difficulties. The outbreak of the French Revolution drove him from France. On his return to Paris, a disappointed and impoverished man, he found his sumptuous house and gardens wrecked. After a few more years miserably spent in pressing his claims against the United States and the French Government, he died in 1799, proving by his life how powerless in themselves are the greatest talents to make a truly great man.

II. BEAUMARCHAIS IN LITERATURE.

Although Beaumarchais gave to letters but a relatively small part of his life, he has nevertheless left his mark upon no less than three distinct branches of literature.

His famous *Mémoires contre les sieurs de Goëzman, La Blache, et Marin d'Arnaud* (1774–1775) have been mentioned above. These impassioned pleadings entitle him, as a polemical writer, to the name of the French Junius: a Junius, however, moved to eloquence not by political hatred, but by his own personal interests.

His three *drames*, *Eugénie* (1769), *Les Deux Amis* (1770), and *La Mère Coupable* (1792), although unattended by popular success, are noteworthy as aiding to establish the new form of tragedy initiated in the middle of the 18th century. The *drame*, or *tragédie bourgeoise*, or *comédie sérieuse*, as it was indifferently called, arose as a substitute for the formal *tragédie classique* of Corneille and Racine. It claimed all the earnestness and elevation of purpose of the latter, but without its artificiality; it dealt with real men and women of the day, and not with heroes and heroines of distant times and distant lands. The *drames* of Beaumarchais show an advance upon those of Diderot and Sedaine, his two most distinguished predecessors, in the qualities of style, in a language more direct and precise, better adapted to its purpose. They undoubtedly helped to prepare improved material for the hand of a Hugo, an Augier, and a Sardou in the following century.

But it is neither as a polemical writer, nor as a writer of serious plays that Beaumarchais will live longest in literature. It is as the author of the two comedies *Le Barbier de Séville* (1775) and *Le Mariage de Figaro* (1784).

Beaumarchais was the first to take a place, if not by the side, at any rate within measurable distance, of Molière, and this he

achieved in two *coups de maître*, which were also his *coups d'essai*. *Le Barbier de Séville* and *Le Mariage de Figaro* were carried at once, by popular acclamation, to the front rank of comic literature: *Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce*, writes Beaumarchais on the morrow of the production of *Le Mariage*, *c'est son succès*.

These comedies have not the deeper significance of those of Molière. They do not hold up to ridicule the eternal foibles of mankind; their laughter leaves manners as unchastened as it finds them. They live for a totally different reason. They live because they are endowed in the highest degree with that paramount requisite of all dramatic works: interest. In Dr. Johnson's words, "they have wit enough to keep them sweet." From the first line to the last, they are instinct with life and movement. While the plots, simple enough in their main outline, are so ingeniously complicated in detail as to become masterpieces of constructive skill, the dialogue, brilliant and incisive, further speeds the play with its own vivacity. Lines abound that have remained in the language as proverbs, being the fittest expression of the thought they convey: *Je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. — La difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre. — Qui est-ce donc qu'on trompe ici?* etc. And throughout the plays, pervading them with a rare freshness and originality, the unique creation of Figaro himself, ever light-hearted and ready, witty and impertinent, always to the rescue wherever there is peril, and always managing, like a merry *diabolus ex machinâ*, to extricate his friends from the worst toils by the sheer force of his boldness and ingenuity. No other character in fiction, perhaps, has handed down to the present day so living a patronymic. Great musicians, Mozart, Rossini, have turned to him for their inspiration.

In addition to their excellence of construction and form, *Le*

Barbier de Séville and *Le Mariage de Figaro*, the latter more especially, offer a peculiar interest for the signs of their times that can be read in them. The burning questions of the day are placed upon the stage, the privileged castes and professions, the *noblesse*, the law, the diplomatic service, are arraigned at the bar of ridicule; and that temper of the nation is faithfully reflected which in a few years will produce the great French Revolution. This gives the comedies of Beaumarchais a distinctive characteristic, which the French stage had unlearnt since the days of the *sotie* of the 16th century, and one scarcely to be found again before the fierce satire upon revolutionary democracy of Sardou's *Rabagas* (1871).

A last, marked characteristic of both *Le Barbier de Séville* and *Le Mariage de Figaro* is the strong, twofold impress they bear of their author's personality. On the one hand, the events of Beaumarchais' life are transparently alluded to in many places — a novelty on the French stage : — his experiences as a watchmaker, musical instructor, game-warden, diplomatic envoy, playwright, contractor, etc., are mirrored in those of his hero, *loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là . . . partout supérieur aux événements*. On the other hand, throughout the comedies appears that consummate skill which won him in real life his many successes; just as the absence of any characters on which genuine sympathy or sincere admiration can be bestowed, betrays in their author the lack of those higher qualities that alone command the warm and lasting regard of mankind. Here, in the broadest sense of the word, *le style, c'est l'homme*.

III. LE BARBIER DE SEVILLE.

In its original form, *Le Barbier de Séville* was a comic opera, of which the music as well as the words had been written by Beaumarchais. This opera having been refused by the *Comédie*

Italienne, Beaumarchais transformed it into a five-act prose-comedy, which was acted for the first time at the *Théâtre Français* on Friday, Feb. 23, 1775. The first performance was a distinct failure. But, with characteristic promptness and energy, Beaumarchais at once remodelled his play, cut out such passages as had given offence and condensed the five acts into four, with the result that "he converted the failure of Friday into a triumph on Sunday."

The peculiar merit of the plot of *Le Barbier de Séville* lies in the skill with which the duel is conducted between Bartholo and his adversaries. It takes all Figaro's cunning and invention, at the back of Almaviva's dash, to get the better of Rosine's guardian. Bartholo is acuteness itself: *nous serons bien heureux*, remarks Figaro who knows him well, *s'il ne vous reconnaît pas, vous qu'il n'a jamais vu!* Not a move is made against him but he divines its motive and foils it at once. And in the end if he is overcome, we feel it is rather because he is on the wrong side of the fight than because he is over-matched. Hence the interest aroused by so equal a contest is not disappointed in its issue, and the final impression left by the play is eminently satisfactory.

The many scenes of delightful humor need not be enumerated here, but we may single out that in which Rosine so ingenuously betrays, in spite of herself, the interest with which her unknown suitor has inspired her, or that other, so often quoted, in which Bartholo, who has fallen asleep during the music lesson, is waked by the cessation of the music when the feelings of the singers get the better of their notes. And nowhere does Beaumarchais' skill as a playwright appear to better advantage than in the third Act, where, after the Count has passed himself off as the messenger and ally of Bazile, who should come in but Bazile himself? and exposure is seemingly inevitable. Had Beaumarchais never written anything but the ensuing scene, in

which, with the utmost ingenuity, each of the characters is made, for different reasons, to join in the chorus that bids Bazile "go back to bed" without staying for an explanation, his claim to the highest gifts for the comic stage would be established.

Lastly *Le Barbier* evinces great attention to form and style. The language, carefully studied, is very felicitously adapted to either Figaro's alertness or Bazile's pedantry. Such eloquent passages as that which describes the jealousies and tribulations of the world of letters, or that other, more famous still, which paints the growth and spread of Calumny, mark *Le Barbier de Séville* distinctly as the more literary of Beaumarchais' two comedies.

LE BARBIER DE SÉVILLE

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

REPRÉSENTÉE ET TOMBÉE[1] SUR LE THÉATRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, AUX TUILERIES, LE 23 FÉVRIER 1775.

Et j'étais père, et je ne pus mourir.

(*Zaïre.*)

PERSONNAGES.

(Les habits des acteurs doivent être dans l'ancien costume espagnol.)

LE COMTE ALMAVIVA, *grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine.*

BARTHOLO, *médecin, tuteur de Rosine.*

ROSINE, *jeune personne d'extraction noble et pupille de Bartholo.*

FIGARO, *barbier de Séville.*

DON BAZILE, *organiste, maître à chanter de Rosine.*

LA JEUNESSE, *vieux domestique de Bartholo.*

L'ÉVEILLÉ, *autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi.*

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, *homme de justice.*

PLUSIEURS ALGUAZILS ET VALETS, *avec des flambeaux.*

La scène est à Séville, dans la rue, sous les fenêtres de Rosine, au premier acte; et le reste de la pièce dans la maison du docteur Bartholo.

UNIVERSITY
LIBRARY.

LE BARBIER DE SÉVILLE

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue de Séville où toutes les croisées[1] sont grillées.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, *seul, en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il tire sa montre, en se promenant.*

Le jour est moins avancé que je ne croyais. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie[2] est encore éloignée. N'importe; il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvait me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, il me prendrait pour un Espagnol du temps d'Isabelle.[3] — Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi! suivre une femme à Séville[4] quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles! — Et c'est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance[5] ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même! Et si je pouvais m'assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun!

SCÈNE II

FIGARO, LE COMTE, *caché.*

FIGARO, *une guitare sur le dos, attachée en bandoulière*[1] *avec un large ruban ; il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main.*

Bannissons le chagrin,
Il nous consume :
Sans le feu du bon vin
Qui nous rallume,
Réduit à languir,
L'homme sans plaisir
Vivrait comme un sot,
Et mourrait bientôt.

Jusque-là, ceci ne va pas mal, hein ! hein ![2]

Et mourrait bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent[3] mon cœur. . .

Eh non ! ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble. . .

Se partagent . . . mon cœur.

Dit-on[4] se partagent ? . . . Eh ! mon Dieu, nos faiseurs d'opéras comiques[5] n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. (*Il chante.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût[6] l'air d'une pensée. (*Il met un genou en terre*[7] *et écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse. . . .
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc ! c'est plat. Ce n'est pas ça. . . Il me faut une opposition, une antithèse :

Si l'une . . . est ma maîtresse,
L'autre. . . .

Eh parbleu ! j'y suis [1]. . .

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro ! (*Il écrit en chantant.*)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur,
L'autre est mon serviteur,
L'autre est mon serviteur !

Hein ! hein ! quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale,[2] si je ne sais ce que je dis. (*Il aperçoit le comte.*) J'ai vu cet abbé-là quelque part. (*Il se relève.*)

LE COMTE, *à part.* Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO. Eh non, ce n'est pas un abbé ! Cet air altier et noble. . .

LE COMTE. Cette tournure grotesque. . .

FIGARO. Je ne me trompe point : c'est le comte Almaviva.

LE COMTE. Je crois que c'est ce coquin de Figaro !

FIGARO. C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE. Maraud ! si tu dis un mot. . .

FIGARO. Oui, je vous reconnais; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE. Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras. . .

FIGARO. Que voulez-vous,[1] monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE. Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux[2] pour un emploi.

FIGARO. Je l'ai obtenu, monseigneur, et ma reconnaissance . . .

LE COMTE. Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu?

FIGARO. Je me retire.

LE COMTE. Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien! cet emploi?

FIGARO. Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon[3] apothicaire.

LE COMTE. Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO. Non; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.* Beau début!

FIGARO. Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval . . .

LE COMTE. Qui tuaient les sujets du roi.

FIGARO. Ah! ah![4] il n'y a point de remède universel; mais qui n'ont pas laissé[5] de guérir quelquefois des Galiciens,[6] des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE. Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO. Quitté? c'est bien lui-même[1]; on m'a desservi[2] auprès des puissances:

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE. Oh! grâce, grâce,[3] ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO. Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire, assez joliment des bouquets[4] à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon, en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif,[5] il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE. Puissamment raisonné! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO. Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE. Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.[6]...

FIGARO. Eh! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE. Paresseux, dérangé...

FIGARO. Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent[7] dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.* Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO. Non, pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant.* Un moment . . . J'ai cru que c'était elle . . . Dis toujours, je t'entends de reste.[1]

FIGARO. De retour à Madrid, je voulus[2] essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur . . .

LE COMTE. Ah ! miséricorde !

FIGARO. (*Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.*) En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains . . . comme des battoirs ;[3] j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ;[4] et, d'honneur, avant la pièce, le café[5] m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale. . .

LE COMTE. Ah ! la cabale ! monsieur l'auteur tombé !

FIGARO. Tout comme un autre[6] : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler . . .

LE COMTE. L'ennui[7] te vengera bien d'eux ?

FIGARO. Ah ! comme je leur en garde ![8] morbleu !

LE COMTE. Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges ?[9]

FIGARO. On a vingt-quatre ans au théâtre : la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE. Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO. C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle

des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins,[1] les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir,[2] parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie, accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé[3] par ceux-là, aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde, vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt de nouveau à servir Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira[4] m'ordonner.

LE COMTE. Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO. L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.[5] Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE. Sauvons-nous![6]

FIGARO. Pourquoi?

LE COMTE. Viens donc, malheureux! tu me perds.

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE III

BARTHOLO, ROSINE. (*La jalousie du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.*)

ROSINE. Comme le grand air fait plaisir à respirer ! Cette jalousie s'ouvre si rarement. . .

BARTHOLO. Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE. Ce sont des couplets de la *Précaution inutile*, que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO. Qu'est-ce que la *Précaution inutile ?*

ROSINE. C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO. Quelque drame[1] encore ! Quelque sottise d'un nouveau genre (1).

ROSINE. Je n'en sais rien.

BARTHOLO. Euh ! euh ![2] les journaux et l'autorité nous en feront raison.[3] Siècle barbare ! . . .

ROSINE. Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO. Pardon de la liberté ![4] Qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l'attraction,[5] l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, et les drames. . .

ROSINE. (*Le papier lui échappe et tombe dans la rue.*) Ah ! ma chanson ! ma chanson est tombée en vous écoutant. . . Courez, courez donc, monsieur ! ma chanson, elle sera perdue !

BARTHOLO. Que diable[6] aussi, l'on tient ce qu'on tient. (*Il quitte le balcon.*)

---

(1) Bartholo n'aimait pas les drames. Peut-être avait-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse. [*Note by Beaumarchais.*]

ROSINE *regarde en dedans*[1] *et fait signe dans la rue.* St ! st ! (*Le comte paraît.*) Ramassez vite et sauvez-vous. (*Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.*)

BARTHOLO *sort de la maison et cherche.* Où donc est-il? Je ne vois rien. 5

ROSINE. Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO. Vous me donnez là une jolie commission ! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE. Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, *à lui-même.* Et moi qui ai la bonté[2] de 10 chercher ! . . . Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (*Il rentre.*)

ROSINE, *toujours au balcon.* Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte[3] à la persécution d'un 15 homme odieux ; est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage?

BARTHOLO, *paraissant au balcon.* Rentrez, señora ; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson ; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la* 20 *jalousie à la clef.*)

SCÈNE IV

LE COMTE, FIGARO. (*Ils entrent avec precaution.*)

LE COMTE. A présent qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet ! 25

FIGARO. Il demandait ce que c'est que la *Précaution inutile !*

LE COMTE *lit vivement.* "Votre empressement excite ma curiosité ; sitôt que mon tuteur sera sorti, chantez indifféremment, sur l'air connu de ces couplets, quelque chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état et les intentions de celui qui paraît s'attacher si obstinément à l'infortunée Rosine."

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.* Ma chanson, ma chanson est tombée ; courez, courez donc ! (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! Oh ! ces femmes ! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue ? enfermez-la.

LE COMTE. Ma chère Rosine !

FIGARO. Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade ; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE. Te voilà instruit, mais si tu jases. . .

FIGARO. Moi, jaser ! Je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée ; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi ; pesez tout à cette balance, etc. . .

LE COMTE. Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté ! . . . Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO. Joli oiseau, ma foi ! difficile à dénicher ! Mais qui vous a dit qu'elle était femme du docteur ?

LE COMTE. Tout le monde.

FIGARO. C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change[1] aux galants et les écarter; elle n'est encore que sa pupille,[2] mais bientôt. . .

LE COMTE, *vivement.* Jamais ! . . . Ah ! quelle nouvelle ! J'étais résolu[3] de tout oser pour lui présenter mes regrets, et je la trouve libre ! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais donc ce tuteur?

FIGARO. Comme ma mère.

LE COMTE. Quel homme est-ce?

FIGARO, *vivement.* C'est[4] un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette et furette, et gronde et geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatienté.* Eh ! je l'ai vu. Son caractère?

FIGARO. Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE. Ainsi ses moyens de plaire sont. . .

FIGARO. Nuls.

LE COMTE. Tant mieux. Sa probité?

FIGARO. Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE. Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux. . .

FIGARO. C'est faire à la fois le bien public et particulier : chef-d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur !

LE COMTE. Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte?

FIGARO. À[5] tout le monde : s'il pouvait la calfeutrer. . .

LE COMTE. Ah diable ! tant pis. Aurais-tu[6] de l'accès chez lui?

FIGARO. Si[1] j'en ai! *Primo*, la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE. Ah! ah!

FIGARO. Oui. Et moi, en reconnaissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, *impatienté*. Tu es son locataire?

FIGARO. De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston,[2] qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse*. Ah! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO. Peste! comme l'utilité vous[3] a bientôt rapproché les distances! parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE. Heureux Figaro! tu vas voir ma Rosine! tu vas la voir! Conçois-tu ton bonheur?

FIGARO. C'est bien là un propos[4] d'amant! Est-ce que je l'adore, moi? Puissiez-vous prendre ma place!

LE COMTE. Ah! si l'on pouvait écarter tous les surveillants!

FIGARO. C'est à quoi je rêvais.

LE COMTE. Pour douze heures seulement.

FIGARO. En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE. Sans doute. Eh bien?

FIGARO, *rêvant*. Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocents. . .

LE COMTE. Scélérat!

FIGARO. Est-ce que je veux leur nuire? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE. Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO. Il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le temps de naître : il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant[1] arrive en cette ville.

LE COMTE. Le colonel est de mes amis.

FIGARO. Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE. Excellent !

FIGARO. Il ne serait même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins.[2] . .

LE COMTE. A quoi bon ?

FIGARO. Et le mener un peu lestement[3] sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE. A quoi bon ?

FIGARO. Pour qu'il ne prenne aucun ombrage et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE. Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO. Ah oui ! moi ! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnaît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE. Tu as raison.

FIGARO. C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier. . . pris de vin. . .

LE COMTE. Tu te moques de moi. (*Prenant un ton ivre.*) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO. Pas mal, en vérité ; vos jambes seulement un peu plus avinées.[4] (*D'un ton plus ivre.*) N'est-ce pas ici la maison. . .

LE COMTE. Fi donc ! tu as l'ivresse du peuple.
FIGARO. C'est la bonne ; c'est celle du plaisir.
LE COMTE. La porte s'ouvre.
FIGARO. C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE V

LE COMTE et FIGARO *cachés*, BARTHOLO.

BARTHOLO *sort, en parlant à la maison.* Je reviens à l'instant ; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu ! Dès qu'elle m'en priait, je devais bien me douter. . . Et Bazile qui ne vient pas ! Il devait tout arranger pour que mon mariage se fît secrètement demain : et point de nouvelles ! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCÈNE VI

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE. Qu'ai-je entendu ? Demain, il épouse Rosine en secret !

FIGARO. Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE. Quel[1] est donc ce Bazile qui se mêle de[2] son mariage ?

FIGARO. Un pauvre hère qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, et dont il sera facile de venir à bout, monseigneur. . . (*Regardant à la jalousie.*) La v'là,[3] la v'là.

LE COMTE. Qui donc?

FIGARO. Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas!

LE COMTE. Pourquoi?

FIGARO. Ne vous écrit-elle pas: *Chantez indifféremment?* c'est-à-dire chantez . . . comme si vous chantiez . . . seulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE. Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons pas le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique? Je ne fais pas de vers, moi. . .

FIGARO. Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent: en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit . . . Et prenez ma guitare.

LE COMTE. Que veux-tu que j'en fasse? j'en joue si mal!

FIGARO. Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose? Avec le dos de la main: from, from, from . . . Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté. (*Figaro se colle au mur sous le balcon.*)

LE COMTE *chante en se promenant, et s'accompagnant sur sa guitare* (*premier couplet*):

Vous l'ordonnez, je me ferai connaître;
Plus inconnu, j'osais vous adorer:
En me nommant, que pourrais-je espérer?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas*. Fort bien, parbleu! Courage, monseigneur!

LE COMTE (*deuxième couplet*) :

Je suis Lindor, ma naissance est commune;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier.
Que n'ai-je, hélas ! d'un brillant chevalier,
A vous offrir le rang et la fortune !

FIGARO. Eh ! comment diable ! Je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE (*troisième couplet*) :

Tous les matins, ici, d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir;
Et puissiez-vous en [1] trouver à m'entendre !

FIGARO. Oh ! ma foi ! pour celui-ci ![2] . . . (*Il s'approche et baise le bas de l'habit de son maître.*)

LE COMTE. Figaro !

FIGARO. Excellence ?

LE COMTE. Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, *en dedans, chante :*

Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment. . .

(*On entend une croisée qui se ferme avec bruit.*)

FIGARO. Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE. Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO. Ah ! la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE. Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué : *Tout me dit que Lindor est charmant.* Que de grâces ! que d'esprit ![3]

FIGARO. Que de ruse ! que d'amour !

LE COMTE. Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro?

FIGARO. Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE. C'en est fait,[1] je suis à ma Rosine . . . pour la vie.

FIGARO. Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE. Monsieur Figaro ! je n'ai qu'un mot à vous[2] dire : elle sera ma femme ; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom . . . tu m'entends, tu me connais . . .

FIGARO. Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE. Retirons-nous, crainte[3] de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement.* Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art,[4] je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, et renverser tous les obstacles. Vous, monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, et de l'or dans vos poches.

LE COMTE. Pour qui, de l'or?

FIGARO, *vivement.* De l'or, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue !

LE COMTE. Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.* Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE. Figaro !

FIGARO. Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE. Et ta guitare?

FIGARO, *revient.* J'oublie ma guitare, moi! je suis donc fou! (*Il s'en va.*)

LE COMTE. Et ta demeure, étourdi?

FIGARO, *revient.* Ah! réellement je suis frappé! Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb,[1] trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Consilio manuque*, FIGARO. (*Il s'enfuit.*)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée, dans le fond du théâtre, est fermée par une jalousie grillée.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSINE, *seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table et se met à écrire.*

Marceline est malade; tous les gens sont occupés; et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon Argus[1] a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé[2]; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine[3] sur-le-champ l'intention . . . Ah! Lindor! (*Elle cachette la lettre.*) Fermons toujours[4] ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler longtemps au barbier Figaro. C'est un bonhomme[5] qui m'a montré quelquefois de la pitié; si je pouvais l'entretenir un moment . . .

SCÈNE II

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *surprise.* Ah! monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO. Votre santé, madame?

ROSINE. Pas trop bonne, monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO. Je le crois ; il n'engraisse que les sots.

ROSINE. Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement ? je n'entendais pas ; mais . . .

FIGARO. Avec un jeune bachelier de mes parents, de la plus grande espérance ;[1] plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

ROSINE. Oh ! tout à fait bien,[2] je vous assure ! il se nomme ? . . .

FIGARO. Lindor. Il n'a rien : mais, s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvait y trouver quelque bonne place.

ROSINE, *étourdiment.* Il en trouvera, monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part.* Fort bien. (*Haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE. Un défaut, monsieur Figaro ! Un défaut ! en êtes-vous bien sûr ?

FIGARO. Il est amoureux.

ROSINE. Il est amoureux ! et vous appelez cela un défaut ?

FIGARO. A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE. Ah ! que le sort est injuste ! Et nomme-t-il la personne qu'il aime ? Je suis d'une curiosité . . .

FIGARO. Vous êtes la dernière, madame, à qui je voudrais faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.* Pourquoi, monsieur Figaro ? Je suis discrète ; ce jeune homme vous appartient,[3] il m'intéresse infiniment . . . dites donc.

FIGARO, *la regardant finement.* Figurez-vous la plus jolie petite mignonne,[1] douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains ! des joues ! des dents ! des yeux ! . . . 5

ROSINE. Qui reste en cette ville ?

FIGARO. En ce quartier.

ROSINE. Dans cette rue, peut-être ?

FIGARO. A deux pas de moi.

ROSINE. Ah ! que c'est charmant ! . . . pour monsieur votre parent. Et cette personne est ? . . . 10

FIGARO. Je ne l'ai pas nommée ?

ROSINE, *vivement.* C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite : si l'on rentrait, je ne pourrais plus savoir . . . 15

FIGARO. Vous le voulez absolument, madame ? Eh bien ! cette personne est . . . la pupille de votre tuteur.

ROSINE. La pupille ? . . .

FIGARO. Du docteur Bartholo : oui, madame.

ROSINE, *avec émotion.* Ah ! monsieur Figaro ! . . . je ne vous crois pas, je vous assure. 20

FIGARO. Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader[2] lui-même.

ROSINE. Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO. Fi donc, trembler ! mauvais calcul, madame ; quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur.[3] D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants jusqu'à demain. 25

ROSINE. S'il m'aime, il doit me le prouver en restant absolument tranquille. 30

FIGARO. Eh, madame ! amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur ? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux*. Repos sans amour... paraît...

FIGARO. Ah ! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grâce ; et, pour moi, si j'étais femme...

ROSINE, *avec embarras*. Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO. Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE. Mais s'il allait faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdrait.

FIGARO, *à part*. Il nous [1] perdrait... (*Haut.*) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire*. Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (*Elle écoute.*)

FIGARO. Personne, madame.

ROSINE. Que c'est par pure amitié, tout ce que je fais.

FIGARO. Cela parle de soi. Tudieu ! [2] l'amour a bien une autre allure !

ROSINE. Que [3] par pure amitié, entendez-vous ? Je crains seulement que, rebuté par les difficultés...

FIGARO. Oui, quelque feu follet. [4] Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière, allume un brasier, et que nous [5] sommes ce brasier-là. D'en [6] parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré de sa passion, moi qui n'y ai que voir ! [7]

ROSINE. Dieux ! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvait ici . . . Passez par le cabinet du clavecin et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO. Soyez tranquille.[1] (*A part, montrant la lettre.*) Voici qui vaut mieux que toutes mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE III

ROSINE, *seule.* Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors . . . Que je l'aime, ce bon Figaro ! c'est un bien honnête homme, un bon parent ! Ah ! voilà mon tyran ; reprenons mon ouvrage. (*Elle souffle la bougie, s'assied et prend une broderie au tambour.*[2])

SCÈNE IV

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colère.* Ah ! malédiction ! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro ! Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant. . .

ROSINE. Qui vous met donc si fort en colère, monsieur ?

BARTHOLO. Ce damné barbier qui vient d'éclopper toute ma maison en un tour de main[3] : il donne un narcotique à l'Eveillé, un sternutatoire à La Jeunesse ; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas[4] jusqu'à ma mule . . . sur les yeux d'une pauvre bête aveugle, un cataplasme ! Parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah ! qu'il les apporte ! Et personne à l'antichambre ! on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.[5]

ROSINE. Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur?

BARTHOLO. J'aime mieux craindre sans sujet que de[1] m'exposer sans précaution. Tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux... N'a-t-on pas, ce matin encore, ramassé lestement votre chanson pendant que j'allais la chercher? Oh! je...

ROSINE. C'est bien mettre à plaisir[2] de l'importance à tout! Le vent peut bien avoir éloigné ce papier, le premier venu, que sais-je?[3]

BARTHOLO. Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE. A l'air, monsieur?

BARTHOLO. Oui, madame, a l'air.

ROSINE, *à part.* Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO. Mais tout cela n'arrivera plus, car je vais faire sceller[4] cette grille.

ROSINE. Faites mieux: murez les fenêtres tout d'un coup; d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose!

BARTHOLO. Pour celles qui donnent sur la rue, ce ne serait peut-être pas si mal... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins?

ROSINE. Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude?[5]

BARTHOLO. Tout comme un autre.

ROSINE. Que vos répliques sont honnêtes![6]

BARTHOLO. Ah! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler,[7] et de bons valets pour les y aider.

ROSINE. Quoi ! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de M. Figaro ?

BARTHOLO. Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes ? Et combien j'en ai vu de ces vertus à principes[1] . . . 5

ROSINE, *en colère.* Mais, monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort ?

BARTHOLO, *stupéfait.* Pourquoi ? . . . Pourquoi ? . . . Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier ? 10

ROSINE, *outrée.* Eh bien ! oui, cet homme est entré chez moi ; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : et puissiez-vous en mourir de dépit ! (*Elle sort.*)

SCÈNE V

BARTHOLO, *seul.* Oh ! les juifs ![2] les chiens de valets ! 15 La Jeunesse ! l'Eveillé ! l'Eveillé maudit !

SCÈNE VI

BARTHOLO, L'EVEILLÉ.[3]

L'EVEILLÉ *arrive en bâillant, tout endormi.* Aah, aah, ah, ah. . .

BARTHOLO. Où étais-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici ? 20

L'EVEILLÉ. Monsieur, j'étais . . . ah, aah, ah. . .

BARTHOLO. A machiner quelque espièglerie, sans doute ? Et tu ne l'as pas vu ?

L'EVEILLÉ. Sûrement, je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir[1] dans tous les membres, rien qu'en l'entendant parl. . . Ah, ah, aah. . .

BARTHOLO *le contrefait.* Rien qu'en l'entendant ! . . . Où donc est ce vaurien de La Jeunesse ? Droguer ce petit garçon[2] sans mon ordonnance ! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCÈNE VII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LA JEUNESSE *arrive en vieillard, avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.*

L'EVEILLÉ, *toujours bâillant.* La Jeunesse !

BARTHOLO. Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE. Voilà plus de cinquante . . . cinquante fois . . . dans[3] un moment (*il éternue*) ; je suis brisé.

BARTHOLO. Comment ! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier . . .

L'EVEILLÉ, *continuant de bâiller.* Est-ce que c'est quelqu'un donc, M. Figaro ? Aah, ah . . .

BARTHOLO. Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'EVEILLÉ, *pleurant comme un sot.* Moi ! . . . je m'entends ! . . .

LA JEUNESSE, *éternuant.* Eh, mais ! monsieur, y a-t-il . . . y a-t-il de la justice ?

BARTHOLO. De la justice ! C'est bon entre vous autres

misérables, la justice ! Je suis votre maître, moi, pour[1] avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.* Mais, pardi,[2] quand une chose est vraie . . .

BARTHOLO. Quand une chose est vraie ! Si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là[3] d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.* J'aime autant recevoir mon congé. Un service[4] terrible, et toujours un train d'enfer.

L'EVEILLÉ, *pleurant.* Un pauvre homme de bien[5] est traité comme un misérable.

BARTHOLO. Sors donc, pauvre homme de bien ! (*Il les contrefait.*) Et t'chi et t'cha ! L'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE. Ah ! monsieur, je vous jure que sans mademoiselle, il n'y aurait . . . il n'y aurait pas moyen de rester dans la maison. (*Il sort en éternuant.*)

BARTHOLO. Dans quel état ce Figaro les a mis tous ! Je vois ce que c'est : le maraud voudrait me payer mes cent écus sans bourse délier[6]. . .

SCÈNE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO, *caché dans le cabinet, paraît de temps en temps, et les écoute.*

BARTHOLO *continue.* Ah ! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique ?

BAZILE. C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO. J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE. J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO. Pour vous?

5 BAZILE. Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO. Parlez bas. Celui qui faisait chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE. Il loge à la grande place, et sort tous les jours 10 déguisé.

BARTHOLO. Il n'en faut point douter, cela me regarde.[1] Et que faire?

BAZILE. Si c'était un particulier,[2] on viendrait à bout de l'écarter.

15 BARTHOLO. Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé. . .

BAZILE. *Bone Deus!* Se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure;[3] et pendant la fermentation calomnier à dire d'experts,[4] *concedo.*

20 BARTHOLO. Singulier moyen de se défaire d'un homme!

BAZILE. La calomnie, monsieur? Vous ne savez guère ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts[5] d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on 25 ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien; et nous avons ici des gens d'une adresse! . . . D'abord,[6] un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo,* murmure et file et sème en courant le trait empoisonné. Telle[7] bouche le recueille, 30 et *piano, piano* vous le glisse en[8] l'oreille adroitement.

Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis, tout à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ?

BARTHOLO. Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BAZILE. Comment, quel rapport ? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO. D'approcher ? Je prétends bien épouser Rosine, avant qu'elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE. En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO. Et à qui tient-il,[3] Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE. Oui, mais vous avez lésiné sur les frais ; et, dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonances[4] qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.* Il faut en[5] passer par où vous voulez ; mais finissons.

BAZILE. Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé : c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO. Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile ?

BAZILE. N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

5 BARTHOLO, *l'accompagne*. Serviteur.[1]

BAZILE. Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO. Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX

FIGARO, *seul, sortant du cabinet*. Oh ! la bonne pré-
10 caution ! Ferme, ferme la porte de la rue, et moi, je vais la rouvrir au comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile ! Heureusement il est encore plus sot. Il faut un état,[2] une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calom-
15 niant. Mais un Bazile ! il médirait, qu'on[3] ne le croirait pas.

SCÈNE X

ROSINE, *accourant*, FIGARO.

ROSINE. Quoi ! vous êtes encore là, monsieur Figaro ?

FIGARO. Très heureusement pour vous, mademoiselle.
20 Votre tuteur et votre maître à chanter, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert. . .

ROSINE. Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro ? Mais savez-vous que c'est fort mal !

FIGARO. D'écouter ? C'est pourtant ce qu'il y a de
25 mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE. Ah ! grands dieux !

FIGARO. Ne craignez rien ; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.[1]

ROSINE. Le voici qui revient ; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur. (*Figaro s'enfuit.*) 5

SCÈNE XI

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE. Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur ?

BARTHOLO. Don Bazile, que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été M. Figaro ? 10

ROSINE. Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO. Je voudrais bien savoir ce que ce barbier avait de si pressé à vous dire ?

ROSINE. Faut-il parler sérieusement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop 15 bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO. Vous rendre compte ! Je vais parier[2] qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE. Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO. Oh ! de qui ! de quelqu'un que les femmes 20 ne nomment jamais. Que sais-je, moi ? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.* Il n'en a pas manqué une seule.[3] (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Rosine.* Cela est. Vous 25 avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.* Il serait assez plaisant[4] que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.* Moi,[1] point du tout ! Mais votre doigt encore taché d'encre... Hein? rusée señora !

ROSINE, *à part.* Maudit homme !

5 BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.* Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE. Ah ! sans doute... La belle preuve !... Finissez donc, monsieur, vous me tordez les bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie, et l'on 10 m'a toujours dit qu'il fallait aussitôt tremper dans l'encre ; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO. C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier[3] de papier où je suis certain qu'il y avait 15 six feuilles, car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.* Oh ! imbécile ![4]...

BARTHOLO, *comptant.* Trois, quatre, cinq...

ROSINE. La sixième...

20 BARTHOLO. Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, *baissant les yeux.* La sixième? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro ![5]

BARTHOLO. A la petite Figaro? Et la plume qui était 25 toute neuve, comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE, *à part.* Cet homme a un instinct de jalousie ![6]... (*Haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

30 BARTHOLO. Que cela est édifiant ! Pour qu'on vous

crût, mon enfant, il faudrait ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité ; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE. Eh ! qui ne rougirait pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites ? 5

BARTHOLO. Certes, j'ai tort ; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour ! quoi de plus innocent ? Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait ! . . . *Je suis seule, on ne me voit point ; je* 10 *pourrai mentir à mon aise ;* mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque ! On ne saurait penser à tout. Bien certainement, señora, quand j'irai par la ville, un bon double tour [1] me répondra de vous.

SCÈNE XII

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être* 15 *entre deux vins, et chantant :* Réveillons-la, etc.

BARTHOLO. Mais que nous veut cet homme ? Un soldat ! Rentrez chez vous, señora.

LE COMTE *chante* Réveillons-la, *et s'avance vers Rosine.* Qui de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Ba- 20 lordo ? [2] (*A Rosine, bas.*) Je suis Lindor.

BARTHOLO. Bartholo !

ROSINE, *à part.* Il parle de Lindor.

LE COMTE. Balordo, Barque-à-l'eau, je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des 25 deux. . . (*A Rosine, lui montrant un papier.*) Prenez cette lettre.

BARTHOLO. Laquelle ! Vous voyez bien que c'est moi ! Laquelle ! Rentrez donc, Rosine, cet homme paraît avoir du vin !

ROSINE. C'est pour cela, monsieur ; vous êtes seul. Une femme en impose quelquefois.

BARTHOLO. Rentrez, rentrez ; je ne suis pas timide.

SCÈNE XIII

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE. Oh ! je vous ai reconnu d'abord[2] à votre signalement.

BARTHOLO, *au comte qui serre la lettre.* Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche ?

LE COMTE. Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO. Mon signalement ! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats !

LE COMTE. Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement ?

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vairons,[3] le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin,
La taille lourde et déjetée,
L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un Maroquin,[4]
Le nez fait comme un baldaquin,
Le jambe pote[5] et circonflexe,
Le ton bourru, la voix perplexe,
Tous les appétits destructeurs,
Enfin la perle des docteurs.

BARTHOLO. Qu'est-ce que cela veut dire? Etes-vous ici pour m'insulter? Délogez[1] à l'instant.

LE COMTE. Déloger! Ah fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, docteur... Barbe-à-l'eau?

BARTHOLO. Autre question saugrenue.

LE COMTE. Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO. Comment cela?

LE COMTE. Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO. Oser comparer un maréchal!

LE COMTE (*sans chanter*):

Non, docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas[3]
Sur Hippocrate et sa brigade.

(*En chantant*):

Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'est-il[4] poli ce que je vous dis là?

BARTHOLO. Il vous sied bien, manipuleur[5] ignorant! de ravaler ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts!

LE COMTE. Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO. Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès!

LE COMTE. Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO. On voit bien, malappris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE. Parler à des chevaux? Ah! docteur! pour un docteur d'esprit[1]... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler, au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO. Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE. C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO. Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE. Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour!

BARTHOLO. Enfin, que voulez-vous? que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colère.* Eh bien donc! (*Il s'enflamme.*) Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas?

SCÈNE XIV

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.* Monsieur le soldat, ne vous emportez point, de grâce! (*A Bartholo.*) Parlez-lui doucement, monsieur: un homme qui déraisonne.

LE COMTE. Vous avez raison; il déraisonne, lui; mais nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, et vous jolie... enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE. Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat?

LE COMTE. Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE. J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.* Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement . . . que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO. Rien que cela? 5

LE COMTE. Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal des logis vous écrit.

BARTHOLO. Voyons. (*Le comte cache la lettre et lui donne un autre papier. — Bartholo lit.*) "Le docteur Bartholo recevra, nourrira, héberge, couchera. . . 10

LE COMTE, *appuyant.* Couchera!

BARTHOLO. ". . . pour une nuit seulement, le nommé Lindor, dit l'Ecolier, cavalier au régiment. . ."

ROSINE. C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, *vivement à Rosine.* Qu'est-ce qu'il y a? 15

LE COMTE. Eh bien, ai-je tort à présent, docteur Barbaro?

BARTHOLO. On dirait que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier[1] de toutes les manières possibles. Allez au diable, Barbaro! Barbe-à-l'eau! et dites à votre 20 impertinent maréchal des logis, que depuis mon voyage à Madrid je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.* O ciel! fâcheux contretemps!

BARTHOLO. Ah! ah! notre ami, cela vous contrarie et vous dégrise un peu? Mais n'en décampez pas moins à 25 l'instant.

LE COMTE, *à part.* J'ai pensé me trahir. (*Haut.*) Décamper! si vous êtes exempt de gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse, peut-être! Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne 30 sache pas lire, je verrai bientôt. . .

BARTHOLO. Qu'à cela ne tienne : il est dans ce bureau. . .

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place :* Ah ! ma belle Rosine !

5 ROSINE. Quoi, Lindor, c'est vous ?

LE COMTE. Recevez au moins cette lettre.

ROSINE. Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE. Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber. (*Il s'approche.*)

10 BARTHOLO. Doucement, doucement, seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE. Elle est votre femme ?

BARTHOLO. Et quoi donc ?

LE COMTE. Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel,

15 maternel, sempiternel ; il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO, *lit un parchemin.* " Sur les bons et fidèles témoignages qui nous ont été rendus. . ."

LE COMTE *donne un coup de main sous les parchemins,*

20 *qui les envoie au plancher.* Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage ?

BARTHOLO. Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez ?

25 LE COMTE. Bataille ? Ah ! volontiers, bataille ! c'est mon métier, à moi (*montrant son pistolet de ceinture*), et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame ?

ROSINE. Ni ne veux [1] en voir.

30 LE COMTE. Rien n'est pourtant aussi gai que bataille ! [2]

Figurez-vous (*poussant le docteur*) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. (*A Rosine en lui montrant la lettre.*) Sortez le mouchoir. (*Il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend.

ROSINE *tire son mouchoir; le comte laisse tomber sa lettre entre elle et lui.* 5

BARTHOLO, *se baissant.* Ah ! ah !

LE COMTE *la reprend et dit.* Tenez ! . . . moi qui allais vous apprendre ici les secrets de mon métier . . . Une femme [1] bien discrète, en vérité ! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche ? 10

BARTHOLO. Donnez, donnez.

LE COMTE. *Dulciter*, papa ! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe était tombée de la vôtre ? . . .

ROSINE *avance la main.* Ah ! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (*Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.*) 15

BARTHOLO. Sortez-vous, enfin ?

LE COMTE. Eh bien, je sors. Adieu, docteur ; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur [2] : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été si chère. 20

BARTHOLO. Allez toujours,[3] si j'avais ce crédit-là sur la mort . . .

LE COMTE. Sur la mort ? N'êtes-vous pas médecin ? Vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (*Il sort.*) 25

SCÈNE XV

BARTHOLO, ROSINE

BARTHOLO *le regarde aller.* Il est enfin parti. (*A part.*) Dissimulons.

ROSINE. Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat ! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO. Heureux, m'amour,[1] d'avoir pu nous en délivrer ! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis ?

ROSINE. Quel papier ?

BARTHOLO. Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE. Bon ! c'est la lettre de mon cousin l'officier qui était tombée de ma poche.

BARTHOLO. J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE. Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO. Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE. Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.* Tu l'as mise là.

ROSINE. Ah ! ah ! par distraction.

BARTHOLO. Ah ! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, *à part.* Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO. Donne donc, mon cœur.

ROSINE. Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur ? est-ce encore quelque méfiance ?

BARTHOLO. Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas la montrer?

ROSINE. Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO. Je ne vous entends pas.

ROSINE. Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs[1] de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est jalousie, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO. Comment, révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE. Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'était pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO. De quelle offense me parlez-vous?

ROSINE. C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO. De sa femme?

ROSINE. Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence[2] d'une indignité qu'on ne fait à personne?

BARTHOLO. Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant! Mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE. Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO. Qui ne vous recevra point.

ROSINE. C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO. Nous ne sommes pas ici en France,[1] où l'on donne toujours raison aux femmes ; mais pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.* Ah ! ciel ! Que faire ?. . . Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu[2] à la prendre. (*Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.*)

BARTHOLO, *revenant.* Ah ! j'espère maintenant la voir.

ROSINE. De quel droit, s'il vous plaît ?

BARTHOLO. Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.[3]

ROSINE. On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.* Madame ! Madame ! . . .

ROSINE *tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal.* Ah ! quelle indignité ! . . .

BARTHOLO. Donnez cette lettre ou craignez ma colère.

ROSINE, *renversée.* Malheureuse Rosine !

BARTHOLO. Qu'avez-vous donc ?

ROSINE. Quel avenir affreux !

BARTHOLO. Rosine !

ROSINE. J'étouffe de fureur.

BARTHOLO. Elle se trouve mal.

ROSINE. Je m'affaiblis. . . je meurs.

BARTHOLO *lui tâte le pouls, et dit à part :* Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE, *toujours renversée.* Infortunée ! ah ! . . .

BARTHOLO *lui quitte le bras et dit à part:* Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

ROSINE. Ah ! pauvre Rosine !

BARTHOLO. L'usage des odeurs. . . produit ces affections spasmodiques. (*Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête et se remet sans parler.*)

BARTHOLO, *à part.* O ciel ! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! Comment l'apaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue ! (*Il fait semblant de la soutenir et remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *soupire.* Ah ! . . .

BARTHOLO. Eh bien ! ce n'est rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a seulement pas varié. [1] (*Il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE, *à part.* Il a remis la lettre ! fort bien.

BARTHOLO. Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE. Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

BARTHOLO. Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet !

ROSINE. Il s'agit bien du billet ! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.* Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts ; et tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE. Oui, pardon ! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO. Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE *lui présentant la lettre.* Vous voyez qu'avec de bonnes façons[1] on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO. Cet honnête procédé dissiperait mes soupçons si j'étais assez malheureux pour en conserver.

5 ROSINE. Lisez-la donc, monsieur.

BARTHOLO *se retire.* A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure ![2]

ROSINE. Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO. Reçois en réparation cette marque[3] de ma
10 parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du[4] pied ; n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE. J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO. Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi
15 ta main. Si tu pouvais m'aimer, comme tu serais heureuse !

ROSINE, *baissant les yeux.* Si vous pouviez me plaire, ah ! comme je vous aimerais !

BARTHOLO. Je te plairai, je te plairai ; quand je dis que je te plairai ! (*Il sort.*)

SCÈNE XVI

20 ROSINE *le regarde aller.* Ah ! Lindor ! Il dit qu'il me plaira ! . . . Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*Elle lit et s'écrie :*) Ha ! . . . j'ai lu trop tard ; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur ; j'en avais une si bonne, et je l'ai laissée
25 échapper ! En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissais jusqu'aux yeux. Ah ! mon tuteur a raison ; je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion ! Mais un homme injuste parviendrait à faire une rusée de l'innocence même.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

BARTHOLO, *seul et désolé.* Quelle humeur![1] quelle humeur! Elle paraissait apaisée. . . Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile! Elle sait qu'il se mêle de mon mariage. . . (*On heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul point. . . je dis un seul. . . (*On heurte une seconde fois.*) Voyons qui c'est.

SCENE II

BARTHOLO, LE COMTE, *en bachelier.*

LE COMTE. Que la paix et la joie habitent toujours céans![2]

BARTHOLO, *brusquement.* Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous?

LE COMTE. Monsieur, je suis Alonzo, bachelier,[3] licencié. . .

BARTHOLO. Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE. Elève de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre. . .

BARTHOLO. Bazile! organiste! qui a l'honneur! Je le sais. Au fait!

LE COMTE, *à part.* Quel homme ! (*Haut.*) Un mal subit, qui le force à garder le lit. . .

BARTHOLO. Garder le lit ! Bazile ! Il a bien fait d'envoyer ; je vais le voir à l'instant.

5 LE COMTE, *à part.* Oh ! diable ! (*Haut.*) Quand je dis le lit, monsieur, c'est. . . la chambre que j'entends.

BARTHOLO. Ne fût-il qu'incommodé. . . Marchez devant ; je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé.* Monsieur, j'étais chargé. . .
10 Personne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO, *à part.* C'est quelque fripon. (*Haut.*) Eh non, monsieur le mystérieux ! parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE, *à part.* Maudit vieillard ! (*Haut.*) Don
15 Bazile m'avait chargé de vous apprendre. . .

BARTHOLO. Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.* Ah ! volontiers. . . Que le comte Almaviva, qui restait à la grande place. . .

BARTHOLO, *effrayé.* Parlez bas ; parlez bas.

20 LE COMTE, *plus haut.* . . . En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva. . .

BARTHOLO. Bas ; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.* . . . Etait en cette ville, et que [1] j'ai découvert que la señora Rosine lui a écrit. . . . .

25 BARTHOLO. Lui a écrit ? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure ! Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié.[2] Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine. . .

LE COMTE, *fièrement.* Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avait prié de vous montrer
30 sa lettre ; mais la manière dont vous prenez les choses. . . .

BARTHOLO. Eh mon Dieu ! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas ?

LE COMTE. Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO. Pardon, pardon, seigneur [1] Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur ; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien ! vous avez la lettre ?

LE COMTE. A la bonne heure ! Sur ce ton, monsieur... Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO. Eh ! qui voulez-vous ? [2] Tous mes valets sont sur les dents ! [3] Rosine, enfermée de fureur ! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer... (*Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.* Je me suis enferré [4] de dépit... Garder la lettre à présent ? il faudra m'enfuir ; autant vaudrait n'être pas venu... La lui montrer ? ... Si je puis en prévenir [5] Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO, *revient sur la pointe du pied.* Elle est assise auprès de la fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avais décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE *lui remet la lettre de Rosine.* La voici. (*A part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO, *lit.* "*Depuis que vous m'avez appris votre nom et votre état...*" Ah ! la perfide ! c'est bien là sa main.

LE COMTE *effrayé.* Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO. Quelle obligation, mon cher !

LE COMTE. Quand tout sera fini, si vous croyez m'en [6] devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec un homme de loi....

BARTHOLO. Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE. Vous aurais-je arrêté sans cela? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors, si elle résiste. . .

5 BARTHOLO. Elle résistera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.* Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, et s'il le faut (*plus mystérieusement*) j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le comte l'a sa-
10 crifiée[1]; vous sentez[2] que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur-le-champ. . .

BARTHOLO, *riant.* De la calomnie! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile! Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne serait-il pas
15 bon qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE *réprime un grand mouvement de joie.* C'était assez l'avis de don Bazile. Mais comment faire? il est tard. . . Au peu de temps qui reste. . .

BARTHOLO. Je dirai que vous venez en[3] sa place. Ne
20 lui donnerez-vous pas bien une leçon?

LE COMTE. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde[4] que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie; si elle va se douter. . .

25 BARTHOLO. Présenté par moi, quelle apparence?[5] Vous avez plus l'air d'un amant déguisé que d'un ami officieux.

LE COMTE. Oui? vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie?

BARTHOLO. Je le[6] donne au plus fin à deviner. Elle
30 est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne

ferait que vous voir. . . Son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous en l'attendant : je vais faire l'impossible pour vous l'amener.

LE COMTE. Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO. Avant l'instant décisif ? Elle perdrait tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

SCÈNE III

LE COMTE, *seul.* Me voilà sauvé. Ouf ! Que ce diable d'homme est rude à manier ! Figaro le connaît bien. Je me voyais[1] mentir ; cela me donnait un air plat et gauche ; et il a des yeux ! Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étais éconduit comme un sot. O ciel ! on dispute là-dedans. Si elle allait s'obstiner à ne pas venir ! Ecoutons. . . Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. (*Il retourne écouter.*) La voici ; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colère simulée.* Tout ce que vous direz est inutile, monsieur, j'ai pris mon parti ; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO. Ecoute donc, mon enfant ; c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. — La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE. Oh ! pour cela, vous pouvez vous en détacher.[1] Si je chante ce soir ! . . . Où donc est-il ce maître que vous craignez de renvoyer ? Je vais en deux mots lui donner son compte,[2] et celui de Bazile. (*Elle aperçoit son amant, et fait un cri.*) Ah ! . . .

BARTHOLO. Qu'avez-vous ?

ROSINE, *les deux mains sur son cœur avec un grand trouble.* Ah mon Dieu ! monsieur. . . Ah mon Dieu ! monsieur. . .

BARTHOLO. Elle se trouve encore mal, seigneur Alonzo !

ROSINE. Non, je ne me trouve pas mal. . . mais c'est qu'en me tournant. . . Ah !

LE COMTE. Le pied vous a tourné, madame ?

ROSINE. Ah oui ! le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE. Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, *regardant le comte.* Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO. Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici ? (*Il va le chercher.*)

LE COMTE. Ah ! Rosine !

ROSINE. Quelle imprudence !

LE COMTE. J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE. Il ne nous quittera pas.

LE COMTE. Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO. *apporte un fauteuil.* Tiens, mignonne, assieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir, ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au comte.* Non, attendez ; ma douleur est un peu apaisée. (*A Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec

vous, monsieur : je veux vous imiter[1] en réparant sur-le-champ. . .

BARTHOLO. Oh ! le bon petit naturel de femme ! Mais, après une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, *au comte.* Un moment, de grâce ! (*A Bartholo.*) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part, à Bartholo.* Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO. Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE. Non, monsieur : je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO. Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, *au comte, à part.* Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre.* Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame ?

ROSINE. Oui, c'est un morceau très agréable de la *Précaution inutile.*

BARTHOLO. Toujours la *Précaution inutile !*

LE COMTE. C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer ?

ROSINE, *regardant le comte.* Avec grand plaisir : un tableau du printemps me ravit ; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquière un plus haut degré de sensibilité : comme un esclave

enfermé depuis longtemps goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas, au comte.* Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas.* En sentez-vous l'application?

BARTHOLO. Parbleu! (*Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE *chante.*

Quand dans la plaine
L'amour ramène
Le printemps
Si chéri des amants,
Tout reprend l'être:
Son feu pénètre
Dans les fleurs
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux;
Dans tous les coteaux
Les cris des agneaux
Retentissent;
Ils bondissent;
Tout fermente,
Tout augmente;
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent;
Les chiens fidèles
Veillent sur elles;
Mais Lindor enflammé
Ne songe guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergère.

Loin de sa mère,
Cette bergère

Va chantant
Où son amant l'attend.
Par cette ruse,
L'amour l'abuse;
Mais chanter
Sauve-t-il du danger?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux,
Ses charmes naissants,
Ses quinze ou seize ans,
Tout l'excite,
Tout l'agite;
La pauvrette
S'inquiète;
De sa retraite
Lindor la guette;
Elle s'avance,
Lindor s'élance;
Il vient de l'embrasser.
Elle, bien aise,
Feint de se courroucer
Pour qu'on l'apaise.

PETITE REPRISE.[1]

Les soupirs,
Les soins, les promesses,
Les vives tendresses,
Les plaisirs,
Le fin badinage,
Sont mis en usage;
Et bientôt la bergère
Ne sent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien[2] si doux,
Nos amants d'accord
Ont un soin extrême. . .

De voiler leur transport.
Mais quand on s'aime,
La gêne[1] ajoute encor
Au plaisir même.

(*En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le comte, pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affaiblit et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot* extrême. *L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affaiblit son jeu et se tait avec elle. L'absence du bruit qui avait endormi Bartholo le réveille. Le comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommence, etc.*)

LE COMTE. En vérité, c'est un morceau charmant, et madame l'exécute avec une intelligence. . .

ROSINE. Vous me flattez, seigneur; la gloire est tout entière au maître.

BARTHOLO, *bâillant.* Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas,[2] je viens, je toupille, et sitôt que je m'assieds mes pauvres jambes. . . (*Il se lève et pousse le fauteuil.*)

ROSINE, *bas au comte.* Figaro ne vient point.

LE COMTE. Filons le temps.

BARTHOLO. Mais, bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile: est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements? Là, de ces petits airs qu'on chantait dans ma jeunesse, et que chacun retenait

facilement. J'en savais autrefois... Par exemple... (*Pendant la ritournelle*,[1] *il cherche en se grattant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux*[2] *comme les vieillards.*)

Veux-tu, ma Rosinette,
(Faire emplette)
Du roi des maris?...

(*Au comte, en riant.*) Il y a Fanchonnette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer[3] aux circonstances. Ah! ah! ah! ah! Fort bien! pas vrai?

LE COMTE, *riant.* Ah! ah! ah! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V

FIGARO, *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO *chante.*

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?
Je ne suis point Tircis;[4]
Mais, la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encor mon prix;
Et, quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.[5]

(*Il répète la reprise*,[6] *en dansant. Figaro, derrière lui, imite ses mouvements.*)

Je ne suis point Tircis.

(*Apercevant Figaro.*) Ah! entrez, monsieur le barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO *salüe.* Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois ; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (*A part, au comte.*) Bravo, monseigneur. (*Pendant toute cette scène le comte fait tout ce qu'il peut pour parler à Rosine, mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs étrangers au débat du docteur et de Figaro.*)

BARTHOLO. Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison ?

FIGARO. Monsieur, il n'est pas tous les jours fête [1] ; mais, sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils [2] en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande. . .

BARTHOLO. Votre zèle n'attend pas ! Que direz-vous,[3] monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé ? et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à [4] se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle ! que leur direz-vous ?

FIGARO. Ce que je leur dirai ?

BARTHOLO. Oui !

FIGARO. Je leur dirai. . . Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue, *Dieu vous bénisse;* et *Va te coucher* à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO. Vraiment non ; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiraient, si je voulais y entendre.[5] Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule ? et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue ?

FIGARO. S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO. Que je le trouve[1] sur le mémoire ! . . . On n'est pas de cette extravagance-là !

FIGARO. Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir ; et vive la joie ! Qui sait si le monde durera encore trois semaines ?

BARTHOLO. Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts, sans lanterner ; je vous en avertis.

FIGARO. Doutez-vous de ma probité, monsieur ? Vos cent écus ! j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie que de les nier un seul instant.

BARTHOLO. Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés ?

FIGARO. Quels bonbons ? que voulez-vous dire ?

BARTHOLO. Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre. . . ce matin.

FIGARO. Diable emporte si. . .

ROSINE, *l'interrompant.* Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, monsieur Figaro ? Je vous l'avais recommandé.

FIGARO. Ah ! ah ! les bonbons de ce matin ! Que je suis bête, moi ! j'avais perdu tout cela de vue. . . Oh ! excellents, madame, admirables !

BARTHOLO. Excellents ! admirables ! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas ! Vous faites là un joli métier, monsieur, . . .

FIGARO. Qu'est-ce qu'il a[2] donc, monsieur ?

BARTHOLO. Et qui vous fera une belle réputation, monsieur !

FIGARO. Je la soutiendrai,[1] monsieur.

BARTHOLO. Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO. Comme il vous plaira, monsieur.

BARTHOLO. Vous le[2] prenez bien haut, monsieur! Sa-
5 chez que, quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO *lui tourne le dos.* Nous différons en cela, monsieur; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO. Hein? qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO. C'est que vous croyez avoir affaire à quelque
10 barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir. Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux. . .

BARTHOLO. Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession!

15 FIGARO. On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO. Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je dirais de belles sottises!

FIGARO. Monsieur, vous ne commencez pas trop mal;
20 je m'en rapporte[3] à votre confrère, qui est là rêvassant. . .

LE COMTE, *revenant à lui.* Je. . . Je ne suis pas le confrère de monsieur.

FIGARO. Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.[4]

25 BARTHOLO, *en colère.* Enfin, quel sujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO. Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh parbleu, monsieur, je viens vous raser, voilà tout: n'est-ce
30 pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO. Vous reviendrez tantôt.[1]

FIGARO. Ah oui, revenir! toute la garnison prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entreprise[2] par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?[3] 5

BARTHOLO. Non, monsieur ne passe point chez lui. Eh mais. . . qui[4] empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, *avec dédain.* Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO. Tu te fâches? pardon, mon enfant, tu vas 10 achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas au comte.* On ne le tirera pas d'ici! (*Haut.*) Allons, l'Eveillé! la Jeunesse! le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur! 15

BARTHOLO. Sans doute, appelez-les! Fatigués, harassés, moulus de votre façon,[5] n'a-t-il pas fallu les faire coucher?

FIGARO. Eh bien! j'irai tout chercher: n'est-ce pas dans votre chambre? (*Bas au comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clefs et dit par ré-* 20 *flexion:* Non, non, j'y vais moi-même. (*Bas au comte, en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCÈNE VI

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO. Ah! que nous l'avons manqué belle![6] il allait me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle 25 pas?

ROSINE. C'est la plus neuve de toutes.

SCENE VII

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant.* (*A part.*) Bon ! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit barbier. (*A Figaro.*) Tenez. (*Il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet,[1] sous mon bureau ; mais ne touchez à rien.

FIGARO. La peste ! il y ferait bon,[2] méfiant comme vous êtes ! (*A part, en s'en allant.*) Voyez comme le ciel protège l'innocence !

SCÈNE VIII

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas au comte.* C'est le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, *bas.* Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO. Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE. Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.[3]

BARTHOLO. Tout considéré, j'ai pensé qu'il était plus prudent de l'envoyer dans ma chambre que de le laisser avec elle.

LE COMTE. Ils n'auraient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE. Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse ? Et ma leçon ? (*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.*)

BARTHOLO *criant.* Qu'est-ce que j'entends donc ! Le cruel barbier aura tout laissé[4] tomber par l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire ! (*Il court dehors.*)

SCÈNE IX

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE. Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber. 5

ROSINE. Ah ! Lindor !

LE COMTE. Je puis monter à votre jalousie ; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé. . .

SCÈNE X

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE. 10

BARTHOLO. Je ne m'étais pas trompé ; tout est brisé, fracassé.

FIGARO. Voyez le grand malheur pour tant de train ! On ne voit goutte sur l'escalier. (*Il montre la clef au comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché [1] une clef. . .

BARTHOLO. On prend [2] garde à ce qu'on fait. Accro- 15 cher une clef ! L'habile homme !

FIGARO. Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCÈNE XI [3]

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée, à part.* Don Bazile ! . . .

LE COMTE, *à part.* Juste ciel !

FIGARO, *à part.* C'est le diable ! 20

BARTHOLO *va au-devant de lui.* Ah ! Bazile, mon ami,

soyez le bien rétabli.[1] Votre accident n'a donc point eu de suites? En vérité, le seigneur Alonzo m'avait fort effrayé sur votre état; demandez-lui : je partais pour aller vous voir, et s'il ne m'avait point retenu. . .

5 BAZILE, *étonné.* Le seigneur Alonzo? . . .

FIGARO *frappe du pied.* Eh quoi! toujours des accrocs? Deux heures pour une méchante[2] barbe. . . Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.* Me ferez-vous bien le
10 plaisir de me dire, messieurs? . . .

FIGARO. Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE. Mais encore[3] faudrait-il. . .

LE COMTE.[4] Il faudrait vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui
15 ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.* La leçon de musique! . . . Alonzo! . . .

ROSINE, *à part, à Bazile.* Eh! taisez-vous.

20 BAZILE. Elle aussi!

LE COMTE, *bas à Bartholo.* Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile, à part.* N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève, vous gâteriez
25 tout.

BAZILE. Ah! Ah!

BARTHOLO, *haut.* En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, *stupéfait.* Que mon élève!... (*Bas.*) Je venais
30 pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.* Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, *bas.* Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, *bas.* Lui, apparemment! [1]

LE COMTE, *bas.* Moi, sans doute: écoutez seulement.

ROSINE, *bas, à Bazile.* Est-il si difficile de vous taire? 5

FIGARO, *bas à Bazile.* Hum! grand escogriffe! [2] Il est sourd!

BAZILE, *à part.* Qui [3] diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret.

BARTHOLO, *haut.* Eh bien! Bazile, votre homme de 10 loi? [4]

FIGARO. Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile.* Un mot; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi? 15

BAZILE, *effaré.* De l'homme de loi?

LE COMTE, *souriant.* Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi?

BAZILE, *impatienté.* Eh! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi. 20

LE COMTE, *à Bartholo, à part.* Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas au comte.* Vous avez raison. (*A Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris si subitement?

BAZILE, *en colère.* Je ne vous entends pas. 25

LE COMTE *lui met, à part, une bourse dans la main.* Oui: monsieur vous demande ce que vous venez faire ici dans l'état d'indisposition où vous êtes.[5]

FIGARO. Il est pâle comme un mort.

BAZILE. Ah! je comprends... 30

LE COMTE. Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher !

FIGARO. Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher ! . . .

BARTHOLO. D'honneur, il sent[1] la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher !

ROSINE. Pourquoi donc êtes-vous sorti ? On dit que cela se gagne.[2] Allez vous coucher !

BAZILE, *au dernier étonnement.* Que j'aille me coucher ?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE. Eh ! sans doute.

BAZILE, *les regardant tous.* En effet, messieurs, je crois que je ne ferais pas mal de me retirer ; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO. A demain, toujours, si vous êtes mieux.

LE COMTE. Bazile, je serai chez vous de très bonne heure.

FIGARO. Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE. Bonsoir, monsieur Bazile.

BAZILE, *à part.* Diable emporte, si j'y comprends rien ; et sans cette bourse. . .

TOUS. Bonsoir, Bazile, bonsoir.

BAZILE, *en s'en allant.* Eh bien ! bonsoir donc, bonsoir.

(*Ils l'accompagnent tous en riant.*)

SCÈNE XII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO, *d'un ton important.* Cet homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE. Il a les yeux égarés. He must have caught a chill

LE COMTE. Le grand air l'aura ~~saisi.~~[1]

FIGARO. Avez-vous vu comme il parlait tout seul? Ce que c'est que de nous![2] (*A Bartholo.*) Ah çà![3] vous décidez-vous, cette fois? (*Il lui pousse un fauteuil très loin du comte et lui présente le linge.*)

LE COMTE. Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche et lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.* Eh mais! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir . . .

LE COMTE, *bas à Rosine.* Nous avons la clef de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.* Quoi voir? Si c'était une leçon de danse, on vous passerait[4] d'y regarder; mais du chant! . . . Aïe! aïe!

BARTHOLO. Qu'est-ce que c'est?

FIGARO. Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil. (*Il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO. Ne frottez donc pas.

FIGARO. C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort?

(*Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment et va derrière les amants écouter leur conversation.*)

LE COMTE, *bas à Rosine.* Et quant à votre lettre,[5] je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici . . .

FIGARO, *de loin pour avertir.* Hem! . . . hem! . . .

LE COMTE. Désolé de voir encore mon déguisement inutile . . .

BARTHOLO, *passant entre deux.* Votre déguisement inutile !

5 ROSINE, *effrayée.* Ah ! . . .

BARTHOLO. Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Comment ! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose[1] outrager de la sorte !

LE COMTE. Qu'avez-vous donc, seigneur ?

10 BARTHOLO. Perfide Alonzo !

LE COMTE. Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

15 ROSINE. Sa femme ! Moi ! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable !

BARTHOLO. Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

ROSINE. Oui, je le dis tout haut ; je donnerai mon cœur 20 et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice.

(*Rosine sort.*)

SCÈNE XIII

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

25 BARTHOLO. La colère me suffoque.

LE COMTE. En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme . . .

FIGARO. Oui, une jeune femme et un grand âge, voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO. Comment ! lorsque je les prends sur le fait ! Maudit barbier ! il me prend des envies . . .

FIGARO. Je me retire, il est fou.

LE COMTE. Et moi aussi ; d'honneur, il est fou.

FIGARO. Il est fou, il est fou . . . 5

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIX

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

Je suis fou ! Infâmes suborneurs ! Emissaires du diable dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous ! . . . Je suis fou ! . . . Je les ai vus comme je vois ce 10 pupitre . . . et me soutenir effrontément ! . . . Ah ! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Holà, quelqu'un ! . . . Ah ! j'oublie que je n'ai personne . . . Un voisin, le premier venu ; n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit ! . . . il y a de quoi perdre l'esprit ! 15

Pendant l'entr'acte, le théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre est obscur.

SCÈNE PREMIÈRE

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO. Comment, Bazile, vous ne le connaissez pas? ce que vous dites est-il possible?

BAZILE. Vous m'interrogeriez cent fois, que[1] je vous
5 ferais toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourrait que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO. Quelle apparence?[2] Mais à propos de ce
10 présent . . . eh! pourquoi l'avez-vous reçu?

BAZILE. Vous aviez l'air d'accord;[3] je n'y entendais rien; et dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paraît toujours un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre . . .

15 BARTHOLO. J'entends, est bon . . .

BAZILE. A garder.[4]

BARTHOLO, *surpris.* Ah! ah!

BAZILE. Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait: à quoi
20 vous arrêtez-vous?[5]

BARTHOLO. En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder?

BAZILE. Ma foi non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est peu de chose ; c'est jouir qui rend heureux : mon avis est qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer . . .

BARTHOLO. Vous craindriez les accidents ? 5

BAZILE. Hé, hé, monsieur . . . on en voit beaucoup cette année. Je ne ferais point violence à son cœur.

BARTHOLO. Votre valet,[1] Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure[2] de ne l'avoir pas.

BAZILE. Il y va de la vie ?[3] Epousez, docteur, épousez. 10

BARTHOLO. Aussi[4] ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE. Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO. Vous avez raison.

BAZILE. La calomnie, docteur, la calomnie ! Il faut 15 toujours en venir[5] là.

BARTHOLO. Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE. Adieu : nous serons tous ici à quatre heures. 20

BARTHOLO. Pourquoi pas plus tôt ?

BAZILE. Impossible ; le notaire est retenu.

BARTHOLO. Pour un mariage ?

BAZILE. Oui, chez le barbier Figaro ; c'est sa nièce qu'il marie. 25

BARTHOLO. Sa nièce ? il n'en a pas.

BAZILE. Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO. Ce drôle est du complot : que diable ! . . .

BAZILE. Est-ce que vous penseriez ? . . .

BARTHOLO. Ma foi, ces gens-là sont si alertes ! Tenez,[6] 30

mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE. Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO. Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro![1] Je suis seul ici.

BAZILE. J'ai ma lanterne.

BARTHOLO. Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout: je vous attends, je veille; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.[2]

BAZILE. Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.[3]

SCÈNE II

ROSINE, *seule, sortant de sa chambre.*

Il me semblait avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même était propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne... Ah! Lindor! si vous m'aviez trompée!... Quel bruit entends-je?... Dieux! C'est mon tuteur. Rentrons.

SCÈNE III

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, *tenant de la lumière.* Ah! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement...

ROSINE. Je vais me retirer.

BARTHOLO. Par[4] le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE. Que me voulez-vous, monsieur? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO. Rosine, écoutez-moi.

ROSINE. Demain, je vous entendrai.

BARTHOLO. Un moment, de grâce! 5

ROSINE, *à part.* S'il allait venir!

BARTHOLO *lui montre sa lettre.* Connaissez-vous cette lettre?

ROSINE *la reconnaît.* Ah! grands dieux!...

BARTHOLO. Mon intention, Rosine, n'est point de vous 10 faire des reproches: à votre âge, on peut s'égarer; mais je suis votre ami: écoutez-moi.

ROSINE. Je n'en puis plus.

BARTHOLO. Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva... 15

ROSINE, *étonnée.* Au comte Almaviva!...

BARTHOLO. Voyez quel homme affreux est ce comte: aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE. Le comte Almaviva!... 20

BARTHOLO. Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule; mais apprenez dans quel piège on vous attirait. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter[2] une rivale aussi dangereuse que vous. J'en 25 frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet élève supposé de Bazile qui porte un autre nom et n'est que le vil agent du comte, allait vous entraîner dans un abîme dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée.* Quelle horreur!... quoi! Lindor?... 30 quoi! ce jeune homme...

BARTHOLO, *à part.* Ah ! c'est Lindor.

ROSINE. C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO. Voilà ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.* Ah ! quelle indignité !... Il en sera puni.—Monsieur, vous avez désiré[1] de m'épouser?

BARTHOLO Tu[2] connais la vivacité de mes sentiments.

ROSINE. S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO. Eh bien ! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE. Ce n'est pas tout ; ô ciel ! suis-je assez humiliée !... Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trousseau.* Ah ! les scélérats !... Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.* Ah ! monsieur, et s'ils sont armés?

BARTHOLO. Tu as raison ; je perdrais ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte[3] et l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés et délivrés ! Et compte que mon amour te dédommagera.

ROSINE, *au désespoir.* Oubliez seulement mon erreur. (*A part.*) Ah ! je m'en punis assez !

BARTHOLO, *s'en allant.* Allons nous embusquer. A la fin, je la tiens. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

ROSINE, *seule.*

Son amour me dédommagera . . . Malheureuse ! . . . (*Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.*) Que faire ? . . . Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé [1] sera mon préservatif . . . Ah ! j'en ai grand besoin. Figure noble ! air doux ! une voix si tendre ! . . . et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur ! Ah ! malheureuse ! malheureuse ! . . . Ciel ! on ouvre la jalousie. (*Elle se sauve.*)

SCÈNE V

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau paraît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en dehors.* Quelqu'un s'enfuit ; entrerai-je ?

LE COMTE, *en dehors.* Un homme ?

FIGARO. Non.

LE COMTE. C'est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO *saute dans la chambre.* Ma foi, je le crois . . . Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.* Donne-moi la main. (*Il saute à son tour.*) A nous la victoire !

FIGARO *jette son manteau.* Nous sommes tout percés. Charmant temps pour aller en bonne fortune ! [2] Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit ?

LE COMTE. Superbe pour un amant.

FIGARO. Oui, mais pour un confident? . . . et si quelqu'un allait nous surprendre ici?

LE COMTE. N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude : c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO. Vous avez pour vous trois passions toutes puissantes sur le beau sexe : l'amour, la haine et la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obscurité.* Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO. Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes : elle ne doutera plus de vos sentiments.

SCÈNE VI

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

(*Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.*)

LE COMTE. La voici! — Ma belle Rosine! . . .

ROSINE, *d'un ton très composé.* Je commençais, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE. Charmante inquiétude! . . . Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais quelque asile que vous choisissiez, je jure mon honneur . . .

ROSINE. Monsieur, si le don de ma main n'avait pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici.

Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier !

LE COMTE. Vous, Rosine ! la compagne d'un malheureux sans fortune, sans naissance ! . . .

ROSINE. La naissance, la fortune ! Laissons là les jeux du hasard, et si vous m'assurez que vos intentions sont pures . . .

LE COMTE, *à ses pieds.* Ah ! Rosine, je vous adore ! . . .

ROSINE, *indignée.* Arrêtez, malheureux ! vous osez profaner ! . . . Tu[1] m'adores ! . . . Va ! tu n'es plus dangereux pour moi ; j'attendais ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend, (*en pleurant*) apprends que je t'aimais ; apprends que je faisais mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor ! j'allais tout quitter pour te suivre ; mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés et l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendais, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma faiblesse. Connais-tu cette lettre ?

LE COMTE, *vivement.* Que votre tuteur vous a remise ?

ROSINE, *fièrement.* Oui, je lui en ai l'obligation.[2]

LE COMTE. Dieux ! que je suis heureux ! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance, et je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah ! Rosine ! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement !

FIGARO. Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même.

ROSINE. Monseigneur ! que dit-il ?

LE COMTE, *jetant son large manteau, paraît en habit*

magnifique. O la plus aimée des femmes ! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor ; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE *tombe dans les bras du comte.* Ah ! [1] . . .

LE COMTE, *effrayé.* Figaro ?

FIGARO. Point d'inquiétude, monseigneur : la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses ; la voilà, la voilà qui reprend ses sens ; morbleu ! qu'elle est belle !

ROSINE. Ah ! Lindor ! . . . Ah ! monsieur, que je suis coupable ! j'allais me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE. Vous, Rosine ?

ROSINE. Ne voyez que ma punition : j'aurais passé ma vie à vous détester. Ah ! Lindor ! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer ?

FIGARO *regarde à la fenêtre.* Monseigneur, le retour est fermé, l'échelle est enlevée.

LE COMTE. Enlevée !

ROSINE, *troublée.* Oui, c'est moi. . . c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.* Monseigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE *courant dans les bras du comte avec frayeur.* Ah ! Lindor ! . . .

LE COMTE, *avec fermeté.* Rosine, vous m'aimez ! Je

ne crains personne, et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard ! . . .

ROSINE. Non, non, grâce pour lui, cher Lindor ! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCÈNE VII

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS. 5

FIGARO. Monseigneur, c'est notre notaire.[1]

LE COMTE. Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE. Ah ! qu'est-ce que j'aperçois ?

FIGARO. Eh, par quel hasard, notre ami. . .

BAZILE. Par quel accident, messieurs ? . . . 10

LE NOTAIRE. Sont-ce là les futurs conjoints ?[2]

LE COMTE. Oui, monsieur. Vous deviez unir la señora Rosine et moi cette nuit, chez le barbier Figaro ; mais nous avons préféré cette maison pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat ? 15

LE NOTAIRE. J'ai donc l'honneur de parler à Son Excellence monsieur le comte Almaviva ?

FIGARO. Précisément.

BAZILE, *à part.* Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout. . . 20

LE NOTAIRE. C'est que[3] j'ai deux contrats de mariage. monseigneur ; ne confondons point : voici le vôtre, et c'est ici celui du seigneur Bartholo, avec la señora. . . Rosine aussi ? Les demoiselles, apparemment, sont deux sœurs qui portent le même nom ?

LE COMTE. Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. (*Ils signent.*)

BAZILE. Mais, votre Excellence... je ne comprends pas...

LE COMTE. Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout vous étonne.

5 BAZILE. Monseigneur... mais si le docteur...

LE COMTE, *lui jetant une bourse.* Vous faites[1] l'enfant! Signez donc vite.

BAZILE, *étonné.* Ah! ah!

FIGARO. Où donc est la difficulté de signer?

10 BAZILE, *pesant la bourse.* Il n'y en a plus; mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... (*Il signe.*)

SCÈNE VIII

BARTHOLO, UN ALCADE,[2] DES ALGUAZILS, DES VALETS *avec des flambeaux, et* LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

15 BARTHOLO *voit le comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile; il crie en prenant le notaire à la gorge.* Rosine avec ces fripons! Arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE. C'est votre notaire.

20 BAZILE. C'est votre notaire. Vous moquez-vous?

BARTHOLO. Ah! don Bazile, eh! comment êtes-vous ici?

BAZILE. Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas?

L'ALCADE, *montrant Figaro.* Un moment; je connais celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures

25 indues?

FIGARO. Heure indue? monsieur voit bien qu'il est

aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de Son Excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO. Almaviva !

L'ALCADE. Ce ne sont donc pas des voleurs ? 5

BARTHOLO. Laissons cela.— Partout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de Votre Excellence ; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE. Oui, le rang doit être ici sans force ; mais 10 ce qui en [1] a beaucoup, est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO. Que dit-il, Rosine ?

ROSINE. Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne 15 devais-je pas, cette nuit même, être vengée d'un trompeur ? Je le suis.

BAZILE. Quand je vous disais que c'était le comte lui-même, docteur ?

BARTHOLO. Que m'importe à moi ? Plaisant [2] mariage ! 20 Où sont les témoins ?

LE NOTAIRE. Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO. Comment, Bazile ! . . . vous avez signé ?

BAZILE. Que voulez-vous ? Ce diable d'homme a tou- 25 jours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO. Je me moque de ses arguments. J'userai de mon autorité.

LE COMTE. Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO. La demoiselle est mineure. 30

FIGARO. Elle vient de s'émanciper.[1]

BARTHOLO. Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE. Mademoiselle est noble et belle; je suis homme de qualité, jeune et riche; elle est ma femme: à ce titre qui nous honore également, prétend-on me la disputer?

BARTHOLO. Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE. Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois; et monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.[2]

L'ALCADE. Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE. Ah! qu'il consente à tout, et je ne lui demande rien.

FIGARO. Que la quittance de mes cent écus; ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité*. Ils étaient tous contre moi... je me suis fourré la tête dans un guêpier!

BAZILE. Quel guêpier? Ne pouvant avoir la femme, calculez, docteur, que l'argent vous reste, eh oui, vous reste.

BARTHOLO. Eh! laissez-moi donc en repos, Bazile! Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi! A la bonne heure, je le garde,[3] mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine? (*Il signe.*)

FIGARO, *riant*. Ah! ah! ah! monseigneur, ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE. Mais messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom?

FIGARO. Non, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.* Et moi qui leur ai enlevé l'é- 5 chelle pour que le mariage fût plus sûr! Ah! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO. Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur: quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien 10 s'appeler à bon droit *La Précaution Inutile.*

Tartuffe,

first Scene 1-5.

NOTES

NOTES

TITLE-PAGE.

Note 1. tombée. Beaumarchais insisted that this mention of the fate of the play on its first night (for which see Introduction, § III) should be made on the title-page of its printed form, published in the same year, 1775, but not before the *Barbier*, somewhat modified it is true, had recovered from the failure of the first performance, and had been applauded to the skies. The same vein of mingled pride and satire is discernible in the quotation which Beaumarchais used as an epigraph.

PERSONNAGES.

The detailed instructions which Beaumarchais thought fit to append to his list of *dramatis personæ*, with regard to the costumes to be worn by each of the actors, are here purposely omitted as purely technical, and adding nothing to the general understanding or interest of the play.

Note 1. vieux. Note the humorous antithesis between the names of the servants and their physical characteristics.

ACT I.

Page 8. 1 **croisées**, still used of windows, because of the cross formed by the horizontal and vertical divisions which usually make four or more *lights* of the total aperture.

2 **jalousie**, used for a *screen* or *blind*, by a not-infrequent transference of meaning from the purpose for which a thing is made to the thing itself. Cf. *comfort*, i. e. a warm bed-covering designed for comfort, and also such familiar words as *a tidy*, *a cosy*, etc. — Many

houses in Spain have second-story balconies completely surrounded by substantial metal screens that can be either thrown open like gates, or slanted like Venetian blinds. These screens serve the two-fold purpose of protecting those behind them from the sun, and of preventing access to the balconies from outside. Against possible Romeos, the latter use would well serve the cause of *jealousy*.

3 **Isabella** of Castile having been born in 1451 and died in 1504, the reference to her has the force of: in the old days of romance and chivalry.

4 **Séville.** The Parisian's complacent contempt for *la province* appears in the Count's apology for the desertion of the capital, Madrid, for this provincial town.

5 **convenance,** often mistranslated *convenience*, really *fitness*. *Un mariage de convenance* is one that makes no pretence to be a love-match, but in which the pecuniary or social position of the two families is such that their members may with "fitness" be united in marriage.

Page 4. 1 **en bandoulière,** lit. like a shoulder-strap, i. e., slung over one shoulder and under the opposite arm. Cf. *en sautoir*, P. 9, l. 11, lit. like a neck-strap, used of anything carried round the neck, either like a long watch-chain, or like a knapsack, even though the straps of the latter, instead of going round the neck, are turned down over the shoulders and under both arms.

2 **hein! hein!** always has an implied interrogation, something like our "eh?" It should be variously translated. Here the force is:... pretty good, isn't it! P. 5, l 17: What do you say to that! Cf. *Vous viendrez, hein? — You'll be there, won't you?* The exclamation is purely colloquial.

3 **se disputer,** *to fight for*, is a noteworthy expression, the construction of which should be remembered. It takes the dat. of the opponent, and the acc. of the prize. E. g., *Je lui ai disputé la victoire.*

4 **Dit-on,** *is it good French to say..? On dit* and ... *se dit*, are the two forms by which this meaning is expressed in French. The last words attributed to the celebrated French grammarian Vaugelas (1585–1650) are *Je m'en vais ou je m'en vas, car l'un et l'autre se dit ou se disent.*

5 **opéras comiques.** Beaumarchais set but little store by the

light operas of his day, an opinion perhaps influenced by his own failure (see Introd. § 111). In a long preface to the printed edition of this play he states that *notre musique dramatique ressemble trop encore à notre musique chansonnière pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche.* — *Y regarder de si près*, idiomatic for *to be so very particular.*

6 **eût.** Note the mood, and cf. *apprenne*, P. 12, l. 4.

7 **en terre**, always used with words of kneeling. Cf. *à terre, to earth* where motion to get to the ground is implied, and *par terre, on the ground*, without any idea of motion.

Page 5. 1 **J'y suis**, lit.: I am there. Note that *y arriver*, "to get there," is irreproachable French. *L'ennemi tenta trois fois d'enlever la redoute, sans y arriver.* With the force of *to succeed in*, *arriver à* can be followed by a verb. E.g., *A force de travail on arrive à bien faire.*

2 **cabale.** This first reference to the reason which Figaro is pleased to assign for his failure as a dramatic author, is followed up, P. 8, l. 16.

Page 6. 1 **Que voulez-vous**, as an exclamation, has the force of: What can you do! The translation must vary with the context. Here: *No wonder, my lord: I've seen such hard times!*

2 **bureaux** [*du gouvernement.*]

3 **garçon**, *assistant.*

4 **Ah! Ah!** = *Ah well!* and a guffaw.

5 **laissé**, lit.: left undone, i. e. *failed to.*

6 **Galiciens, etc.** These races supplied the strongest men. To this day *un Auvergnat* is synonymous in French with a water-carrier, i. e., one who carries up and down stairs the heavy buckets of water that supply the portable baths used in many French flats. Similarly the word *suisse* is now the name for a pew-opener in French churches, because men of that nationality were at one time preferred for the office on account of their fine physique.

Page 7. 1 After **C'est bien lui-même**, supply *qui m'a quitté, moi.*

2 **desservir**, here the opposite of *servir.* i. e., *to malign.*

3 **grâce!** *for pity's sake!*

4 **bouquets.** Cf. such expressions as *a garland of rhymes, a nosegay of verse.* Chloris, an old-world name for the heroine of an idyl, suggests literary gallantry. Translate: *occasional verses to the ladies.*

5 **imprimé tout vif,** on the analogy of *brûlé vif, écorché vif, etc.,* humorously expresses that something altogether out of the natural order had happened to him. Perhaps: *that I was over head and ears in print* would be a kindred metaphor.

6 **sujet,** here *fellow.*

7 **fussent.** The imperfect tense of the subjunctive should be noted here, as corresponding to the conditional present in a principal clause. This is correct, although less frequent than the other uses of this tense of the subjunctive mood.

Page 8. 1 **de reste,** *well enough.* Cf. *J'en ai de reste, I have plenty and to spare,* literally: I have some over. Hence *de reste* comes to mean: with something over, i. e., figuratively, *well enough.*

2 **voulus,** exactly our *I thought I would . . .*

3 **battoirs,** properly the flat wooden mallets with which, in France, linen is beaten in the process of washing. As the instrument is not used among us, an equivalent must be resorted to, possibly *butter-paddles.*

4 **sourds,** in the sense of *dull-sounding,* is interesting, because of the transference of meaning from *that is deaf* to *that strikes your ear as though you were deaf.*

5 **café.** In France, even at the present day, much literary and political conversation is carried on at the *cafés,* or coffee-houses, as used also to be the case in England in the last century. In Anglo-Saxon countries the club has supplanted the coffee-house.

6 Before **tout comme, etc.,** supply *I may claim that . . .*

7 **L'ennui** [that you will inflict on them]. Translate: *you will take your revenge by boring them to death.*

8 **Comme je leur en garde!** *What a rod I have in pickle for them, though! — En* is here unfavorable, as in *en vouloir à quelqu'un,* the antecedent understood being *du mal.* — **Morbleu** is very strong: *upon my soul!* unlike *parbleu,* which is merely *to be sure!*

9 **On n'a que, etc.** This now proverbial saying has reference to the limitation of delay, at the Palais de Justice, or Law-Courts, between a sentence and its execution.

Page 9. 1 **maringouins**, the ill-sounding name of a certain kind of mosquito, used here with pointed allusion to the censor Marin, an enemy of Beaumarchais. Perhaps the context *les moustiques, les cousins* (*gnats*), *etc.*, would justify the translation *scrawling things.*

2 **en sautoir**, see P. 4, Note 1.

3 **blâmé**, a transparent allusion to the events of the author's own life, for which see Introduction, § 1.

4 **plaire** is now usually followed by *de* before an infinitive.

5 **Je me presse**, etc. Mr. Dobson, in his excellent edition of this play, quotes most appositely from Byron, Don Juan, Canto IV., Stanza 4:—

> And if I laugh at any mortal thing,
> 'Tis that I may not weep . . .

6 **se sauver** has almost entirely lost its original sense of: *saving one's self by escape*, and means simply: *to be off.*

Page 10. 1 **drame.** See Introduction § II. The older generation, in the year of the *Barbier*, would naturally feel a conservative regret for the old *tragédie* and contempt for the new *drame.* To this reason for Bartholo's sneer, Beaumarchais in his foot-note adds a more personal one.—Note the playfulness with which the author introduces into his comedy its own sub-title.

2 **Euh! Euh!** rather with the force of *Anyhow* than of *Tut! Tut!*

3 **faire** or **rendre raison de** is to give satisfaction (i. e. receive punishment) for injury, insult, etc.

4 After **liberté**, supply *que je prends.*

5 **attraction**, the laws of gravitation, discovered in 1664; **tolérantisme**, toleration of different religions in the State, a word coined in the eighteenth century; **inoculation**, introduced into France in 1755; **quinquina**, *chinchona*, or *feverwood*, brought from Peru to France in 1649; **l'encyclopédie**, the all-embracing philosophical dictionary undertaken by Diderot, d'Alembert and others, in 1751.

6 **diable**, much weaker in French than in English: *drat it!*—**l'on tient**, etc: *When you hold a thing, hold it!*

Page 11. 1 **en dedans**, supply *de l'appartement.*

2 **bonté**, *simplicity.*

3 **en butte à**, literally as a butt, or target, to; because targets are frequently set up against a mound of earth, *une butte.*

Page 12. 1 **ingénu** and **ingénuité**, respectively *unsophisticated* and *candor*. *Ingenious* and *ingenuity* are *ingénieux* and the modern barbarism *ingéniosité*.

Page 13. 1 **donner le change** is properly to lay a false track in order to put the pursuers off the scent. *Prendre le change* is: to be deceived by this ruse and to go off on the wrong track. In *Le Mariage de Figaro*, by the same author, the Count, seeing through an intentional misunderstanding on Figaro's part, says to him: *Insidieux valet, n'essaie pas de me donner le change en feignant de le prendre!*

2 **pupille**, the ward of a guardian, may be masc. or fem. according to sex. Note that the pupil of a teacher is *un élève*, the pupil or apple of the eye, *la pupille*, and less scientifically *la prunelle*.

3 **J'étais résolu de**. Nowadays a difference is observed between the two constructions *j'ai résolu de* . . . and *je suis résolu à* . . . , the latter, like the reflexive use of *résoudre*, at all times implying reluctance.

4 **C'est un . . . fois**. Excellent practice in translation is afforded by the attempt to do this paragraph into equally graphic, rapid and alliterative English.

5 **A**, here *against*.

6 **Aurais-tu**. Note the conditional of polite or doubtful interrogation. Translate: *You do not happen to have access . . .?*

Page 14. 1 Before **si**, supply *Vous demandez*. This cannot be *si* = *yes*, since there is no negative in the question.

2 **piston**, the syringe, of which such abuse was formerly made both in medicine and in French comedy.

3 **vous**, ethical dative, as frequent in French as in English, where however the first person is mostly so used. E. g., Shylock (Merchant of Venice, I., 3) says: *Jacob . . . pilled me certain wands;* Petrucchio, (Taming of the Shrew, I., 2) *Knock me at this gate, and rap me well*, etc.

4 **propos**, *speech* or *statement*. *Menus-propos* = *gossip, chit-chat*. Cf. *à propos, by the way*, literally: relevantly to this subject.

Page 15. 1 **Royal Infant** in Spain = *heir apparent* in England.

2 **entre deux vins**, i. e., neither wholly free from, nor wholly under, the influence of liquor.

3 **lestement**, *cavalierly.* — Note the anacoluthon *mener*, as though the sentence began with *il faudrait.*

4 **vos jambes, etc.**, *a little more wine in the legs.*

Page 16. 1 Note **Quel**, and not *qui.*

2 **se mêler de** implies *meddling; se mêler à = to mingle with.*

3 **v'là**, familiar and slipshod for *voilà*, denoting Figaro's excitement.

Page 18. 1 **en** refers to *plaisirs* in the preceding line. Properly *du plaisir* is required here instead of the plural.

2 **celui-ci**, i. e. *couplet* understood.

3 **esprit**, of course not *spirit*, but what a former generation would have called *pretty wit.* Translate: *How clever!*

Page 19. 1 **C'en est fait** and, more correctly, *c'est fait* are often followed by *de* and a substantive: *It is all over with* . . . Lat. *actum est de. . .*

2 **vous.** Note the sudden and very effective plural address for dignity. The Count, however, cannot sustain it long: his need of Figaro's services is too great.

3 **crainte**, often used with the preceding *de* omitted. Not so, however, with *de peur*, which never omits *de.*

4 **mon art**, i. e. that of the barber and medical assistant in one. See above, P. 14, ll. 7–10. — **fourvoyer**, rarely used as here without a reflexive pronoun.

Page 20. 1 **vitrage en plomb**, *lead casements.* — **trois palettes en l'air.** The *pallet* was a small measure used in bleeding. Figaro is describing the signs and inscriptions outside his shop. Cf. our pawnbrokers' three balls *en l'air.*

ACT II.

Page 21. 1 **Argus**, a fabled prince of the royal house of Argos, had a hundred eyes, fifty of which were always open.

2 **à point nommé**, lit.: at the appointed, and consequently right time. We should put it the other way: *just at the wrong time.*

3 **ne devine**, without *pas*, because the construction only is negative, not the sense: he does guess her every intention.

4 **toujours** has three uses: 1. *always;* 2. *still;* 3. *anyhow, nevertheless.*

5 **bonhomme**, always familiar and generally somewhat contemptuous: *the fellow.*

Page 22. 1 *Espérance*, here *promise.*

2 **bien** is here used as a predicate, parallel with *plein* and *d'une figure, etc.*, above. Cf. such expressions as *Ce jeune homme est très bien, etc.* Translate: *nice.*

3 **vous appartient**, by kinship, as Figaro has stated above.

Page 23. **mignonne**, as a substantive, *dear, darling.* — **furtif**, prompt to come and go, like a thief (Lat. *fur*). Here the word suggests smallness and quick motion, hence *tripping* or *dainty.*

2 **persuader** is rarely used with the accusative of the thing advocated, although frequently with the acc. of the person persuaded. But *je l'ai persuadé* is never followed by a complement, and therefore means *I have convinced him. I persuaded him to come* would take the dative of the person: *Je lui ai persuadé de venir.*

3 **quand on . . . de la peur.** *Who fears to suffer, suffers from fear.*

Page 24. 1 **nous** is repeated by Figaro, because by the word Rosine betrays the fact that she is already identifying her own interests with those of Lindor.

2 **Tudieu**, a shortening for *Par la vertu Dieu* (where *Dieu* is the old form for the oblique case, dispensing with the preposition *de*, as in *Hôtel-Dieu*), is a rare and consequently strong exclamation. — **Allure**, from *aller.*

3 This **que** requires *ce n'est* to be understood before it.

4 After **feu follet**, supply *pourrait se laisser éteindre de la sorte.* Figaro replies to the idea and not to the words. *Aye, if his were a mere flitting flame, some will-o'-the-wisp.*

5 **nous.** Figaro identifies himself with his client.

6 **De** is here the usual preposition attendant on the French infinitive, like the English *to.* Translate by the part. pres.

7 **qui n'y ai que voir**, lit.: who have not what to see in the matter, i. e., *who have no interests to watch, who am totally unconcerned, in the matter.* Cf. *Je n'ai que faire de . . =, I have no use for, I do not want. . .*

Page 25. 1 **Soyez tranquille,** not to be confused with *restez tranquille.* Note that the *ll* are sounded in this word, as always when there is no *i* after the *l* or *ll* in the Lat. word from which the French one is derived.

2 **tambour,** the round, drum-shaped frame on which embroidery is worked.

3 **tour de main,** also *tournemain,* lit. the time it takes to turn your wrist.

4 After **il n'y a pas,** etc., understand *qui n'ait été écloppée.* — **Jusqu'à** often *down to.*

5 The **place d'armes,** or military parade ground, would be large and open, and easy of access. The usual simile is now: *on entre ici comme dans un moulin.*

Page 26. 1 **de** is slightly irregular, since the second clause is parallel with the first, and *m'exposer* is governed, like *craindre,* by *j'aime mieux,* which takes no *de.* It is due to *plutôt* understood before *que: plutôt que de m'exposer.*

2 **a plaisir,** *gratuitously,* lit. for the mere pleasure of it.

3 **que sais-je?** is rather *or anything,* than the more literal *how can I tell?* Similarly, **le premier venu,** *a passer-by.*

4 **sceller,** i. e., to fasten permanently to the wall, so that it [the screen] cannot be opened.

5 **inquiétude,** here = *jalousie.*

6 **honnêtes,** *civil.*

7 **souffler,** literally to blow, gets its familiar sense of *to spirit away* from the conjurer's practice of blowing on an object, or touching it with his wand, when causing it to vanish.

Page 27. 1 **a principes,** sneeringly for *high-principled.*

2 **Juifs,** merely an opprobrious epithet here.

3 **L'Eveillé** appears in a state that contrasts humorously with his name. Beaumarchais knew better than to undervalue simple comic effects on the stage.

Page 28. 1 **douloir,** from Lat. *dolere,* now obsolete, although still to be found in the speech of peasants, like many other expressions that have died out of the written language. Cf. the proverb: *Ce qu'œil ne voit au cœur ne deult.* — Similarly **faut bien,** purposely slipshod for *il faut bien.*

2 **garçon**, i. e., *l'Eveillé*. — **Ordonnance**, since Bartholo is a doctor.

3 **dans** would be more correctly *en*, but the servants are made to speak incorrectly on purpose.

Page 29. 1 **pour**, literally *for the purpose of*. Translate *and mean*.

2 **pardi**, the peasant form of *parbleu*, itself a euphemism for *par Dieu*.

3 **faquin**, a word of Italian origin, generally used as an offensive epithet for servants.

4 **service**, *work*. — **Train**, *row*.

5 **de bien**, *respectable*.

6 **sans bourse délier**, a proverbial expression, whence the inversion and omitted possessive.

Page 30. 1 **cela me regarde**. Translate: *he is after us;* literally: that is my business.

2 **particulier**, a private citizen, a *commoner*, i. e., not a nobleman.

3 **A la bonne heure**, *Now that is something like!* always of approval. Literally [This has come] at the ~~right time~~, I am glad of it. — Further on, the Lat. *concedo* has the same force.

4 **à dire d'experts**, i. e., with the aid of experts at calumny like himself, the *gens* mentioned below. Here perhaps we might translate *with might and main*, or *right and left*.

5 **prêts de**, very generally used, until the present century, for *près de*. Properly *prêt*, ready, takes *à*.

6 **D'abord**, etc. This brilliant passage comes in the more naturally as Bazile is a teacher of music.

7 **Telle**, very frequently used as an indefinite adjective or pronoun. Cf. *Monsieur un tel*, Mr. So-and-So; also *Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera*, and many other proverbs.

8 **en** is here more elegant, because less common, than *dans*. Bazile is a pedant in his way. For the same reason **ne sais**, uncommon for *je ne sais*, below.

Page 31. 1 **il va le diable**, literally *it goes a deuce of a pace*.

2 **grâce au ciel**, skillfully reminds the spectator that Bazile is describing that for which he is devoutly thankful.

3 **à qui tient-il?** *Whom am I waiting for?* — *Cela tient à*... means *that is because of*, literally: that holds on to, depends upon, is caused by. Cf. *Qu'à cela ne tienne* (P. 40, l. 1), which means *Never mind about that*, or *That is all right!* literally: let it not stick at that.

4 **dissonances**, *discords*, another musical metaphor. In the theory of music, every discord must be introduced by, *préparé*, and resolved into, *sauvé*, concords, or chords that are satisfying to the ear in themselves.

5 **en** makes *passer* figurative. Cf. *si vous m'en croyez*, *if you will be guided by me*, where the generalizing force of *en* results in a weakening of the meaning of the verb.

Page 32. 1 **serviteur.** A formula of leave-taking.

2 **état**, *position.* — **Consistance**, *substance.*

3 **que**, idiomatic conjunction, = *and*, often to be omitted in translation: *A Bazile's slander none would heed.*

Page 33. 1 **celui-là**, i. e., *cet ouvrage-là.*

2 **je vais parier, etc.** As has been pointed out (Introduction § iii), the excellence of this comedy resides in the acuteness with which Bartholo sees through the devices of his enemies, who have all the harder a task to outwit him.

3 **en ... une seule.** The feminine noun understood is not traceable. The same is the case with not a few idioms in French, e. g. *l'échapper belle* = *to have a narrow escape*, *vous me la baillez belle* = *well, I do like that!* (ironical), and familiarly, *en voilà une bonne!* with much the same meaning.

4 **plaisant**, almost always *humorous.* Translate: It would be a good joke for you to ...

Page 34. 1 After **moi**, supply *je ne vous en ferai point du tout convenir*, and after **encre**, supply *le fera.*

2 **chiffonnant**, literally: busying myself with odds and ends of sewing.

3 **cahier**, the same word as our *quire* of paper, is used for any small book of sheets of writing paper.

4 After **imbécile**, supply *que je suis!*

5 About **la petite Figaro** we are told nothing more. This is a slight imperfection in the construction of the play.

6 **Cet homme, etc.** *Jealousy is an instinct with the man.*

Page 35. 1 **double tour given to the key in the lock.**
2 **Balordo** suggestive of *balourd* = *heavy, loutish.*

Page 36. 1 **en imposer** properly means *to impose upon*, i. e., *to deceive.* It is here used carelessly for *imposer* without *en* = *to inspire awe*, or *respect.*

2 **d'abord**, more frequently = *at first*, implying *but afterwards*, is also very correctly used = *at once.*

3 **vairon**, from Lat. *varius*, *wall-eyed.*

4 **Maroquin**, doubtless suggested by the rough grain of Morocco leather.

5 **pote**, now seldom used except in its diminutive *potelé, dimpled.* — **Jambes circonflexes**, *bandy legs.*

Page 37. 1 **Délogez** is a rude word here: *Out with you.*

2 **maréchal** [*vétérinaire*], *farrier.*

3 **obtenir le pas**, *take precedence of.*

4 **C'est-il**, familiar for *est-ce.*

5 **manipuleur**, contemptuous for *manipulateur.* Bartholo implies that the farrier works only with his hands, while doctors such as himself work with their brains.

Page 38. 1 **d'esprit**, frequently used as an adjective. Cf. N. 3, PAGE 18. — **de notoriété**, another adjectival use of a substantive with *de.*

2 **vous me lâchez**, *you are letting off, firing, at me.* — **Epigrammes**, a humorous description of Bartholo's epithets. — **L'Amour**, *my Cupid.*

Page 39. 1 **m'estropier**, i. e. *estropier mon nom.*

Page 40. 1 Before **veux** the subject is omitted, on account of the obvious *je n'en ai jamais vu* understood before it. The subject is never repeated before a second verb introduced by *ni.*

2 **bataille!** is rather a repetition of the sort of war-cry the Count has just uttered than an ordinary substantive, as is proved by the omission of the article.

Page 41. 1 **Une femme**, etc. The Count ingeniously pretends to have seen the letter drop from Rosine's pocket.

2 mon cœur, cf. *l'Amour* above, P. 38, l. 11.

3 allez toujours, idiomatic with the sense of: *never you mind*; literally, go on [without minding this].

Page 42. 1 *m'amour*, for *ma amour*, an old-fashioned term of endearment, dating back to before the Renaissance, when the word *amour* was always feminine, as it is still in the plural and even in the singular, poetically. Note that the feminines *ma*, *ta*, *sa*, were formerly used before a vowel, contrarily to the present usage. Hence such forms as *m'amie*, further altered to *ma mie*, an expression occurring repeatedly in Molière.

Page 43. 1 vous donnez-vous les airs de, *assume the right to*. — Toucher à, always *to meddle with*.

2 lui donnerait-on la préférence de, a very neat phrase: *should she be singled out for*.

Page 44. 1 en France, où l'on, etc. This clever allusion to the national reputation of the French for gallantry was well calculated to please a French audience.

2 donnons-lui beau jeu à la prendre, *let him take it as much as he likes*. If a player has *beau jeu*, a strong position in a game, he can do as he pleases.

3 celui du plus fort. The translation must adapt itself to the English equivalent of the French proverb, *La raison* (or *le droit*) *du plus fort est toujours la meilleure*.

Page 45. 1 ton pouls, etc. Another illustration of Bartholo's acuteness.

Page 46. 1 bonnes façons, *kindness*, lit. kind ways of doing things (*façon*, from Lat. *facere*).

2 injure, *insult*.

3 cette marque, i. e. that I will not look at it.

4 du pied, should be rather *au pied*, but the genitive being correctly used when a part of the body is the instrument of an action, such constructions are frequently found, by false analogy, even when the part of the body is not the instrument.

ACT III.

Page 47. 1 **humeur**, often the passing mood of *temper*.

2 **céans.** Note the affectation of pedantry with which the Count, personating a student who has taken several degrees, uses archaic forms and words.

3 **Bachelier, licencié.** The degrees conferred by the University of France are: 1. the *baccalauréat*, or bachelor's degree, which is but the sanction of school studies; 2. the *licence*, or "license to teach," which is the sanction of more advanced work. 3. the *doctorat*, awarded for personal research.

Page 48. 1 **et que** resumes the meaning of *Comme* with which the sentence begins.

2 **d'amitié**, an adverbial expression due to the use of *de* for *par* with words of emotion, etc. E. g. *Enfermée de fureur* (below P. 49, l. 12), *pâlir de rage, renverser les meubles de colère, s'évanouir de plaisir.*

Page 49. 1 **seigneur**, here only the French form of the Spanish *señor*.

2 **Qui voulez-vous**, elliptical for *Qui voulez-vous qui soit aux écoutes?*

3 **Sur les dents**, a metaphorical expression taken from a tired horse whose head leans heavily on the bit.

4 **Je me suis enferré** (from *en* and *fer* = 'a sword'), lit. I have run myself through with the sword, as an inexperienced fencer may spit himself on his adversary's, or indeed his own, foil. *I have run my neck into this noose out of sheer irritation.* The Count refers to his revelation of the fact that Rosine has written to him, and to the necessity under which he is now of handing the letter to Bartholo. He proceeds to consider the various courses left open to him.

5 **prévenir** = 1. *to forestall;* 2. *to forewarn*, or *inform;* 3. *to prejudice*, or *bias*.

6. **en** refers to *obligation* in previous line. — **le maître** = *free*. After *maître* supply *de m'en témoigner*.

Page 50. 1 **l'a sacrifiée**, *surrendered it*, and not "sacrificed her," as proved by P. 73, l. 19.

2 **Vous sentez,** *you see.* — **Trouble,** as usual, cannot mean *trouble.* — **Porter,** *drive.*

3 **En,** now rather *à.* — **bien** has a suggestive force, something like: Surely you could manage to give her, etc. Tr.: *Couldn't you just...!*

4 **prendre garde que** with the indicative = *to bear in mind that;* followed by *ne* and the subjunctive, = *beware lest.*

5 After **apparence** (= *likelihood*), supply *qu'elle se doute de rien!*

6 **le,** i. e. the matter. Cf. *Je vous le donne en dix* = *I give you ten guesses.*

Page 51. 1 **Je me voyais mentir,** "I [fancied I] could see myself lying."

Page 52. 1 **vous en détacher,** *give up that* [*hope*].

2 **donner son compte,** lit. settle his account (previous to dismissal): *send him about his business.*

Page 53. 1 **vous imiter,** because Bartholo had, at the end of the preceding act, pretended to comply with her wishes and to refrain from looking at her letter. — **réparant,** *atoning.*

Page 54. 1 **l'être,** *existence.*

Page 55. 1 **Petite reprise,** tr.: *third verse.*

2 **bien,** lit. a good thing possessed; here we may translate *moment.*

Page 56. 1 **la gêne,** *difficulties, crosses.* From Gehenna, by great weakening of meaning.

2 **vas,** less used in polite speech than *vais,* is here in keeping with Bartholo's character, as in some respects, an old fogey. — **Toupille,** also a word not in refined usage, from *toupie,* a top.

Page 57. 1 **ritournelle,** the *symphony* played by the accompanying instruments before the voice part begins.

2 **dansant des genoux,** lit., dancing with his knees: supply *bent.*

3 **cadrer à,** *to fit,* lit., to be a suitable *frame* to.

4 **Tircis,** the "young swain" of Lat. eclogues or idyls.

5 **Les plus beaux,** etc., a modification of the proverb *La nuit tous les chats sont gris,* = "It is all the same in the dark," or "A nod is as good as a wink to a blind horse."

6 **reprise,** here *refrain.* Cf. P. 55, Note 1.

Page 58. 1 **Il n'est pas,** etc., a proverb, = "Christmas comes but once a year."

2 **ils** refers to the people included under *toute ma maison.*

3 **Que direz-vous à,** etc., *What have you got to say to.*

4 Before **à** supply "enough."

5 **y entendre,** *put up with it*, lit.: listen to it.

6 In **y voir** the *y* is purely idiomatic and not to be translated.

Page 59. 1 **Que je le trouve!** *Just let me find it...!* — **On n'est pas ...,** lit. people are not ...,= *I never heard of...*

2 **Qu'est qu'il a...?** *What fault do you find with it?*

Page 60. 1 **Soutenir** and **supporter** are synonyms with this difference, that the first is to uphold or keep up something high, and the latter to bear up [under] a burden. The wit of the retort must be reproduced as far as possible. Use *support* and *endure*, or *live up to it* and *live it down.*

2 **le,** untraceable to any particular substantive, has the force of *a tone.*

3 **Je m'en rapporte à,** *I appeal to...* Figaro cleverly recalls the Count, who is too much engrossed with Rosine, to the situation.

4 **poursuiviez le même objet.** There is a double meaning here.

Page 61. 1 **tantôt** refers to a few hours ahead or back, according to the context. *Tout à l'heure* does the same, but denotes a shorter lapse of time.

2 **l'entreprise,** *the contract.*—**Protections,** *influential friends, patronage, interest.*

3 **Monsieur passe-t-il...** Note the formal address in the third person, now that Figaro is about to resume his barber's office. *Will you please to walk into your own room, sir.*

4 **qui** for *qu'est-ce qui*, as on P. 9, l. 21, and perhaps P. 25, l. 16.

5 **de votre façon,** "at your hands," lit. of your making.

6 **la manquer belle,** unlike *l'échapper belle* = *to have a narrow escape*, always means "to miss a grand opportunity." Note that the past participle is invariable in spite of the feminine *belle* (which proves that *l'* stands for *la*), because the substantive to which *l'* refers is no longer traceable.

Page 62. 1 **cabinet,** *dressing-room.*

2 **il y ferait bon**, a figurative expression taken from temperature and weather, as is always the case where this idiomatic *il fait* occurs.

3 **le plus fort est fait**, *the worst is over.*

4 **aura laissé tomber**, the future past of suggested explanation, *must have dropped.* — **Nécessaire**, *dressing-case.*

Page 63. 1 **accrocher**, with a double meaning here.

2 **prend**, the present with the idea of duty: *you should mind*, etc.

Page 63. The arrival of Bazile at this juncture affords Beaumarchais scope for the full display of his ingenuity. To extricate the Count in spite of Bazile's appearance required consummate art. Our author is equal to the task, and nowhere better than in the masterly conduct of this difficult scene does his great constructive skill appear.

Page 64. 1 **le bien rétabli**, on the analogy of *le bienvenu.*

2 **méchante**, fig.=*mean, poor*, etc. Tr.: *just for one shave.* Cf. *faire la barbe*, above P. 9, l. 17.—**Chienne de pratique**, lit. a dog of a customer [this]!

3 **encore**, here *anyhow.*

4 **Le Comte** ingeniously takes advantage of the lesson Bartholo suggested that he should give Rosine, to make the old man believe that this lesson alone causes Bazile's astonishment. From this point, Bartholo is as anxious as the rest that Bazile should not speak, lest he should betray the fact that he knew nothing of the lesson: which would be contrary to Bartholo's statements to Rosine. Thus they all wish to silence Bazile, and consequently to get rid of him, as the surest way to silence him. Figaro tries to choke him off by main force; the Count tries to take him in by appearing to have an understanding with Bartholo; Rosine attempts mere entreaty, and Bartholo sincerely appeals to him not to spoil what has just been contrived by himself.

Page 65. 1 **apparemment**, in the now rare sense of *evidently.*

2 **escogriffe**, properly a big, lubberly fellow, is used here because Bazile, refusing to understand and to do as he is bid, shows himself clumsy and awkward, as such fellows are wont to be.

3 **Qui diable**, etc., has become a proverb. He feels that some one is being tricked, but as they all seem to be with one accord pressing for the same thing, he cannot tell who is being victimized.

4 **homme de loi** with whom the count had said (P. 49, l. 31) that Bazile was drawing up the marriage papers.

5 **où vous êtes,** this is a very clever twist given to the real question.

Page 66. 1 **il sent** etc. cannot be translated literally.

2 **se gagne,** *is infectious.*

Page 67. 1 **Le grand air l'aura saisi.** *He must have caught a chill.* For the tense, see N. 4, P. 62.

2 **Ce que c'est que de nous,** proverbial, lit. what [frail] things we are! This *de* is on the mistaken analogy of the *de* properly introducing an infinitive in the place here occupied by *nous*, e. g., *ce que c'est que de savoir!*

3 **Ah ça.** = "Now then!" — **Vous décidez-vous** [*à vous faire faire la barbe*]?

4 **on vous passerait,** lit. it might be allowed that you should . . . — **y regarder,** cf. *y voir*, N. 6, P. 58.

5 **votre lettre.** This is the second time (see P. 63) that the Count tries to carry out his intention, expressed P. 49, l. 17, of informing Rosine of the use to which he has put her letter. His failure to do so enables Bartholo to take advantage of that letter (Act IV., Sc. 3) for the purpose of calumniating the Count.

Page 68. 1 **m'ose outrager.** Note the position of the pronoun.

ACT IV.

Page 70. 1 For *que*, see N., P. 32, l. 15.

2 **apparence,** see N., P. 50, l. 25.

3 [*d'être*] d'accord.

4 **à garder.** The proverb is properly *ce qui est bon à prendre est bon à rendre*, of which the English equivalents are *Exchange is no robbery*, *Tit for tat*, and also *One good turn deserves another.*

5 **vous arrêtez-vous,** figuratively, of course. The nouns *arrêt* and *arrêté*, are, by the same figure, used for an official order, decree, etc.

Page 71. 1 [**Je suis**] **votre valet,** a formula of leave-taking, used in mock politeness for the purpose of dismissing a distasteful proposal.

2 **que moi je meure**, in strict grammar requires *plutôt* before *que*, as above, P. 26, l. 2. Note the pronoun repeated for emphasis, and similarly the position of *pas*, at the end of the sentence, also for greater emphasis.

3 **il y va de**, an excellent idiom for *is at stake*, lit.: there goes, in it, a matter of.

4 **aussi**, is not used here in its customary sense at the beginning of a clause = *accordingly* (See P. 26, l. 11.), but in an older sense, more closely allied with its etymology (Lat. *aliud sic*), *in this wise, thus.*

5 **en venir.** Cf. *en passer par*, P. 31, l. 26, Note.

6 **Tenez** has two meanings: 1. *Take this ;* 2. *Look here.* Note that *tiens* has, in addition to these, a third: *Why!* or *Hallo!* i. e., it is an exclamation addressed to oneself. The plural form *tenez* cannot be used in this last sense, as a man would not address himself in the plural of courtesy.

Page 72. 1 The construction should be, *n'ont-ils pas fait Figaro estropier tout mon monde*, but infinitives following *faire* and also other verbs (such as *laisser*, etc.), are taken closely with these verbs as compound expressions. The rest of the sentence is then framed to suit the meaning of the compound expression rather than the verbal construction.

2 **de** with a negative before a word denoting a period of time, means *throughout.*

3 **fait**, here *case.*

4 **Par**, the idiomatic preposition used with words denoting the weather.

Page 73. 1 **Je n'en puis plus**, lit.: I can do no more, I have no strength left = *I am overcome.* For the idiomatic *en*, cf. P. 31, l. 26, Note.

2 **pour écarter**, etc. Bartholo invents a most plausible reason for the otherwise suspicious return of the letter into his hands.

Page 74. 1 **désirer** has ceased to be followed by *de.*

2 **Tu**, and no longer *vous*, because Bartholo sees she is relenting towards him.

3 **main-forte**, transl. *the police.* — **l'** is of course Almaviva.

Page 75. 1 **procédé**, *deed, conduct.*

2 **en bonne fortune,** *love-making.*

Page 77. 1 **Tu, etc.** Note the sudden use of the second person singular, in passionate contempt.

2 **je lui en ai l'obligation,** *I am indebted to him for it.*

Page 78. 1 **Ah!** The revulsion in Rosine's feelings is due to her discovery that the man she loved as Lindor, loved her himself, instead of being merely a tool in another's hands. That she is in no way influenced by the Count's rank is proved by the fact that she persists in giving him the name by which she first knew him: a pretty touch.

Page 79. 1 **Notre notaire.** What has happened is this: Bartholo has hastened to tell Bazile of Rosine's readiness to marry him at once, and has requested him to bring round the *notaire* without a moment's delay, after which he has hurried on, in quest of the police. The *notaire* has accompanied Bazile, but has brought also the papers relating to the other marriage that he is retained to solemnize immediately after, at Figaro's. The Count instantly takes advantage of the lawyer's arrival to get his own papers signed at once in Bartholo's house instead of at Figaro's, as had been originally intended. — Marriage before a *notaire* was formerly valid; now it must take place before the mayor.

2 **futurs conjoints,** *bride and bridegroom.*

3 **C'est que . . .** *But then . . .*

Page 80. 1 **faites,** *playing.*

2 **Alcade,** or more properly Alcalde, is still the title of the mayor of Spanish towns, who is also the "Justice of the Peace." — **Alguazil,** *policeman.*

Page 81. 1 **en** = *de la force.*

2 **Plaisant** = *ridiculous.* Cf. P. 33, l. 27, Note.

Page 82. 1 **s'émanciper,** because married women are always deemed of age by French law.

2 **Les vrais magistrats, etc.** The Count is a diplomat in his way.

3 **A la bonne heure, je le garde,** a touch of most delightful humor.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

Edgren's Compendious French Grammar. A *working* grammar for high school or college; adapted to the needs of the beginner and the advanced scholar. Half leather, $1.12.

Edgren's French Grammar, Part I. For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar (Locard). French-English and English-French exercises to accompany each lesson. 12 cts.

Grandgent's Short French Grammar. Brief and easy, yet complete enough for all elementary work, and abreast of the best scholarship and practical experience of to-day. 60 cts. With LESSONS AND EXERCISES, 75 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for High Schools, No.* 1; *First Year's Course for Colleges, No.* 1. Limp cloth. Introduction price, each 15 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. *First Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 59 pages. 25 cents. *Second Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 72 pages. 30 cts.

Grandgent's Materials for French Composition. Five graded pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.

Grandgent's French Composition. Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 150 pages. 50 cts.

Kimball's Materials for French Composition. Based on *Colomba*, for second year's work; based on *La Belle-Nivernaise* for third year's work. Each, 12 cts.

Storr's Hints on French Syntax. With exercises. Interleaved. Flexible cloth. 30 cts.

Houghton's French by Reading. Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. Half leather. $1.12.

Hotchkiss's Le Premier Livre de Français. A purely conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.

Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. Entirely in French. Combines Reading, Conversation, and Grammar. Cloth. 90 cts.

Fontaine's Lectures Courantes. Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. Cloth. $1.00.

Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. Cloth. 60 cts.

Super's Preparatory French Reader. Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. Half leather. 70 cts.

French Fairy Tales (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. Boards, 35 cts.

Davies's Elementary Scientific French Reader. For beginners and confined to Scientific French. With notes and vocabulary. Boards. 136 pages. 40 cts.

Heath's French-English and English-French Dictionary. Recommended at all the colleges as fully adequate for the ordinary wants of students. Cloth. Retail price, $1.50

Complete Catalogue of Modern Language texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

EASY FRENCH TEXTS.

Labiche and Martin's La Poudre aux Yeux. Comedy with notes by Professor B. W. Wells, University of the South. Boards. 92 pages. 25 cts.

Jules Verne's L'Expédition de la Jeune-Hardie. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 95 pages. 25 cts.

Gervais's Un Cas de Conscience. With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. Boards. 86 pages. 25 cts.

Génin's Le Petit Tailleur Bouton. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 88 pages. 25 cts.

Assollant's Une Aventure du Célèbre Pierrot. With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. Paper. 93 pages. 25 cts.

Muller's Les Grandes Découvertes Modernes. Talks on Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes by F. E. B. Wale. Paper. 88 pages. 25 cts.

Récits de Guerre et de Révolution. Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes by B. Minssen. Paper. 91 pages. 25 cts.

Bruno's Les Enfants Patriotes. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

De la Bedollière's La Mère Michel et son Chat. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 96 pages. 25 cts.

Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis. A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. Boards. 56 pages. 20 cts.

Labiche and Martin's Le Voyage de M. Perrichon. A Comedy with introduction and notes by Professor B. W. Wells, of the University of the South. Boards. 108 pages. 25 cts.

Dumas's L'Evasion du Duc de Beaufort. With notes by D. B. Kitchen. Boards. 91 pages. 25 cts.

Assollant's Récits de la Vieille France. With notes by E. B. Wauton. Paper. 78 pages. 25 cts.

Berthet's Le Pacte de Famine. With notes by B. B. Dickinson. Boards. 94 pages. 25 cts.

Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan. With notes by W. S. Lyon Paper. 94 pages. 25 cts.

France's Abeille. With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. Paper. 94 pages. 25 cts.

De Musset's Pierre et Camille. With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 65 pages. 20 cts.

Lamartine's Jeanne d'Arc. With foot-notes by Professor Barrère of Royal Military Academy, Woolwich, England. Boards. 156 pages. 30 cts.

Trois Contes Choisis par Daudet. (*Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.*) With notes by Professor Sanderson of Harvard. Paper. 15 cts.

Jules Verne's Le Tour du Monde en Quatre-vingts Jours. Abbreviated and annotated by Professor Edgren, University of Nebraska. Boards. 181 pages. 35 cts.

Halévy's L'Abbé Constantin. Edited with notes, by Professor Thomas Logie, of Rutgers College. Boards. 160 pages. 35 cts.

Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813. With notes and vocabulary by Professor O. B. Super, Dickinson College. Cloth. 216 pages. 65 cts. Boards, 45 cts.

Selections for Sight Translation. Fifty fifteen-line French extracts compiled by Miss Bruce of the High School, Newton, Mass. Paper. 38 pages. 15 cts.

Scribe's Bataille de Dames. Comedy. Edited by Professor B. W. Wells of the University of the South. Boards. 116 pages. 25 cts.

Heath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS.

About's Le Roi des Montagnes. Edited by Professor Thomas Logie. Boards. 000 pages. 00 cts.

Pailleron's Le Monde où l'on s'ennuie. A comedy with notes by Professor Pendleton of Bethany College, W. Va. Boards. 138 pages. 30 cts.

Souvestre's Le Mari de Mme de Solange. With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 59 pages. 20 cts.

Historiettes Modernes, Vol. I. Short modern stories, selected and edited, with notes, by C. Fontaine, Director of French in the High Schools of Washington, D. C. Cloth. 162 pages. 60 cts.

Historiettes Modernes, Vol. II. Short stories as above. Cloth. 160 pages. 60 cts.

Fleurs de France. A collection of short and choice French stories of recent date, with notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Cloth, 158 pages. 60 cts.

Sandeau's Mlle de la Seiglière. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. Boards. 158 pages. 30 cts.

Souvestre's Un Philosophe sous les Toits. With notes and vocabulary by Professor Frazer of the University of Toronto. Cloth. 283 pages. 80 cts.
——— Without vocabulary. Cloth. 178 pages. 50 cts.

Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier. With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 127 pages. 30 cts.

Augier's Le Gendre de M. Poirier. One of the masterpieces of modern Comedy. Edited by Professor B. W. Wells, of the University of the South. Boards. 118 pages, 30 cts.

Mérimée's Colomba. With notes by Professor J. A. Fontaine of Bryn Mawr College. 192 pages. Cloth, 60 cts.; boards, 35 cts.

Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX. With notes by Professor P. Desages, Cheltenham College, England. Paper. 119 pages. 25 cts.

Sand's La Mare au Diable. With notes by Professor F. C. de Sumichrast of Harvard. Boards. 122 pages. 25 cts.

Sand's La Petite Fadette. With notes by F. Aston-Binns, Balliol College, Oxford. England. Boards. 142 pages. 30 cts.

De Vigny's Le Cachet Rouge. With notes by Professor Fortier of Tulane University. Paper. 60 pages. 20 cents.

De Vigny's La Canne de Jonc. Edited by Professor V. J. T. Spiers, with Introduction by Professor Cohn of Harvard. Boards. 218 pages. 40 cts.

Victor Hugo's La Chute. From *Les Misérables.* Edited with notes by Professor Huss of Princeton. Boards. 97 pages. 25 cts.

Erckmann-Chatrian's Waterloo. Abridged and annotated by Professor O. B. Super of Dickinson College. Boards. 189 pages. 35 cts.

Champfleury's Le Violon de Faïence. With notes by Professor Clovis Bévenot Mason College, England. Paper. 118 pages. 25 cts.

Gautier's Voyage en Espagne. With notes by H. C. Steel. Paper. 112 pages. 25 cts.

Balzac's Le Curé de Tours. With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. Boards. 98 pages. 25 cts.

Daudet's La Belle-Nivernaise. With notes by Professor Bolelle of Dulwich College, England. Boards. 104 pages. 25 cts.

Theuriet's Bigarreau. With notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Boards. 68 pages. 25 cts.

Chateaubriand's Atala. Edited by Professor Kuhns of Wesleyan University, Middletown, Conn. Boards. 000 pages. 00 cts.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

ADVANCED FRENCH TEXTS.

De Vigny's Cinq Mars. An abbreviated edition with introduction and notes by Professor Sankey of Harrow School, England. Cloth. 292 pages. 80 cts.

Zola's La Débâcle. Abbreviated and annotated by Professor Wells, of the University of the South. Cloth. 292 pages. 80 cts.

Loti's Pêcheur d'Islande. Adapted and annotated by R. J. Morich. Boards. 30 cts.

Choix d'Extraits de Daudet. Selected and edited with notes by William Price, Instructor in Yale University. Paper. 61 pages. 20 cts.

Sept Grands Auteurs de XIXe Siècle. Lectures in easy French, on Lamartine Hugo, de Vigny, de Musset, Gautier, Mérimée, Coppée, by Professor Fortier of Tulane University. Cloth. 160 pages. 60 cts.

Beaumarchais's Le Barbier de Séville. Comedy in four acts, with introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Boards. 25 cts.

French Lyrics. Selected and edited with notes by Professor Bowen of the University of Ohio. Cloth. 198 pages. 60 cts.

Victor Hugo's Bug Jargal. With notes by Professor Bolelle of Dulwich College, England. Paper. 238 pages. 40 cts.

Victor Hugo's Hernani. With introduction and notes by Professor Matzke of Leland Stanford University. Cloth. 228 pages. 70 cts.

Victor Hugo's Ruy Blas. With introduction and notes by Professor Garner of the U. S. Naval Academy, Annapolis. Cloth. 253 pages. 75 cts.

Racine's Esther. With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 110 pages. 25 cts.

Racine's Athalie. With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. 156 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

Corneille's Le Cid. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 164 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

Corneille's Polyeucte. With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. Boards. 138 pages. 30 cts.

Molière's Les Femmes Savantes. With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. 143 pages. 30 cts.

Molière's Le Tartuffe. With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 25 cts.

Molière's Le Médecin Malgré Lui. With foot-notes by Professor Gasc, England. Paper. 57 pages. 15 cts.

Molière's Le Bourgeois Gentilhomme. With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 106 pages. 25 cts.

Piron's La Métromanie. Comedy in verse, with notes by Professor Delbos, England. Paper. 180 pages. 40 cts.

Warren's Primer of French Literature. An historical hand-book. Cloth. 256 pages. 75 cts.

Duval's Histoire de la Littérature Française. In easy French. From earliest times to the present. Cloth. 348 pages. $1.12.

Voltaire's Prose. Selected and edited by Professors Cohn and Woodward of Columbia University. Cloth. 479 pages. $1.50.

La Triade Française. Poems of Lamartine, Musset and Hugo, with introductions and notes by L. Both-Hendriksen. Cloth. 212 pages. 75 cts.

B B

éternuer
le marand
la langue

3 2044 055 042 527

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

~~APR 11 '63 H~~

~~MAY 28 '63 H~~

~~FEB 15 '65~~ H

JUN 11 '66 H

1087-052

DOCK DUE

JUN 16 1971

WIDENER

WIDENER

DEC 10 2003

DEC 10 2003

CANCELLED

BOOK DUE